

52<sup>e</sup> Congrès de l'Association Française d'Etudes Américaines  
Université de Lille, 26-29 mai 2020

## La post-Amérique / Post-America

### APPELS A COMMUNICATIONS/ CALLS FOR PAPERS

#### ATELIER 1 :

#### Faire de l'histoire dans l'Amérique postrévolutionnaire : ruptures et continuités

*Bertrand Van Ruymbeke, IUF, Université Paris 8 (Vincennes Saint-Denis) et Agnès Delahaye, Université Lyon II Lumière, UMR Triangle.*

Cet atelier propose d'étudier l'indépendance des colonies britanniques en Amérique sous l'angle historiographique de leur postcolonialité. Au sens institutionnel strict, les colonies britanniques en Amérique du Nord se sont affranchies de leur statut de dépendance coloniale en fondant leur propre état souverain, les États-Unis d'Amérique, dont la naissance signifiait à la fois une rupture radicale avec le passé colonial et la continuité d'un en-commun des colons qui justifiait leur souveraineté au sein de l'Union. En se nourrissant des enjeux de cette tension entre continuité et rupture, entre tradition et nouveau, il s'agira d'étudier la manière dont les historiens de la jeune Amérique ont pensé leur moment postcolonial et en ont formulé la spécificité. Peut-on réellement parler de condition postcoloniale dans le cas américain, comme le fait Kariann Akemi Yokota dans son *Unbecoming British. How Revolutionary America became a Postcolonial Nation* (New York: Oxford University Press, 2011) ? Quelle définition de la postcolonialité peut-on mobiliser dans le contexte postrévolutionnaire étatsunien, et quels sont les enjeux d'une telle interrogation ? On pourra par exemple comparer les travaux des historiens américains dans les différentes sections de la nation, pour mettre en lumière les similitudes et les divergences qui existaient dans leurs rapports avec leurs origines anglaises et britanniques, et le rôle historique qu'ils ont pu attribuer à la colonisation dans la formation de leurs systèmes politiques, économiques et sociaux, à l'échelle régionale et nationale. On pourra également interroger les processus historiques, tels que, par exemple, la sacralisation, la victimisation ou le déni, qui ont permis l'émergence d'une identité collective américaine qui dépassait les clivages de la période révolutionnaire et les régionalismes nés de la colonisation. Enfin, on pourra réfléchir aux liens qui unissent l'histoire expansionniste de l'Amérique coloniale et l'expansion de la jeune République après l'indépendance, pour critiquer la démarche historiographique qui les sépare chronologiquement et symboliquement.

Les propositions des 300 mots accompagnées d'une courte biographie sont à envoyer avant le 31 janvier 2020 à [agnes.delahaye@univ-lyon2.fr](mailto:agnes.delahaye@univ-lyon2.fr) et [bertrand.van-ruymbeke@univ-paris8.fr](mailto:bertrand.van-ruymbeke@univ-paris8.fr)

#### WORKSHOP # 1:

#### Change and continuity in historical writing in the American Republic

*Bertrand Van Ruymbeke, IUF, Université Paris 8 (Vincennes Saint-Denis) and Agnès Delahaye, Université Lyon II Lumière, UMR Triangle*

The aim of this workshop is to analyze the independence of British colonies in North America from the postcolonial perspective of their historiographies, or the works of early national American historians. Strictly speaking, these former colonists had been freed from their colonial status and dependency through the creation of their own sovereign state, a moment whose historical significance

signified both a radical break from their colonial past and a validation of their common sovereignty within the newly-formed Union. Participants are invited to analyze the historical productions of early national American historians through the prism of this tension between continuity and rupture, between tradition and renewal, to question American perceptions of their postcolonial moment. Was there a postcolonial condition in the early Republic, as Kariann Akemi Yokota has argued in *Unbecoming British. How Revolutionary America became a Postcolonial Nation* (New York: Oxford University Press, 2011)? What definitions and issues can be identified surrounding the terms colonial and postcolonial in the North American context? Papers could compare, for instance, historical narratives of colonization across various regions of the Republic and the British dominions, to uncover the similarities and the differences these intellectuals mobilized in their treatment of their metropolitan origins, and in the historical role they attributed to colonization in the constitution of their new political, economic and social orders, at regional and national level. Others could analyze the methodological and ideological choices and strategies employed in these early national narratives, to isolate and value certain sources, characters, and events, and neglect, modulate and silence others, in particular, indigenous sources and imperial sources critical of expansion. Finally, we invite papers reflecting on the long connections between the colonial history of the vast early America, and the history of expansion of the early Republic, beyond the historiographic tradition that sees these periods as separate, and therefore, distinguishing moments of American history.

Proposals of 300 words accompanied by a short biography must be sent by January 31 2020, to [agnes.delahaye@univ-lyon2.fr](mailto:agnes.delahaye@univ-lyon2.fr) et [bertrand.van-ruymbeke@univ-paris8.fr](mailto:bertrand.van-ruymbeke@univ-paris8.fr)

---

## **ATELIER 2:**

### **Postaposthumain : les devenirs de l'humain et de son environnement**

*Sylvie Bauer (Université Rennes 2) et Hélène Machinal (Université de Bretagne Occidentale)*

Le posthumain et le postapo seront les deux grands axes de cet atelier et les communications proposées pourront ou non croiser les deux dimensions. Les figures du posthumain envahissent la fiction sur tous ses supports et formats (littérature, films, séries, jeux vidéos) depuis quelques décennies et le posthumain a déjà fait l'objet de définitions critiques dans différents champs de la recherche (en philosophie avec D. Lecourt, C. Wolfe, D. Haraway et K. Hayles, en études de genre avec T. Hoquet et R. Braidotti). Les progrès technologiques liés aux sciences du vivant et la révolution du numérique ont entraîné une reconfiguration de l'imaginaire des sciences, et notre culture hypermédiatique facilite la circulation de ces représentations de mondes possibles et de devenirs de l'humain. Le corps et/ou l'esprit sont augmentés, modifiés, reconfigurés, dématérialisés, stockés, téléchargés et les nouveaux protagonistes de la scène posthumaine sont les clones, androïdes, robots, IA, cyborgs et autres entités hybridant organique et synthétique. Ces post de l'humain reconfigurent l'identité humaine et induisent une réflexion philosophique, éthique et surtout politique sur un dépassement possible des binarismes qui peut aller jusqu'à une identité postgenre dans le sillage du devenir cyborg de Haraway.

Les figurations du posthumain nous immergent souvent dans des diégèses du post-déterminées par une rupture de la temporalité et un imaginaire de la fin (Gervais). Techno-prophètes et bio-catastrophistes (Lecourt) projettent ainsi des futurs antérieurs (Langlet) où les mondes possibles (Ryan/Besson) sont souvent des mondes détruits par le productivisme humain et les conséquences de l'expansion de l'ultra-libéralisme : des apocalypses sans royaume (Engélibert). Les fictions se font alors aussi souvent politiques et la fin du monde pose alors la question de l'ethnocentrisme et du modèle dominant l'économie mondiale et sa société de consommation. Le postapo permet-il de construire des projections utopiques, de contempler des perspectives

dystopiques inévitables, ou de réellement induire une réflexion sur un après et une reconstruction qui s'appuierait sur un dépassement des systèmes productivistes ?

Les communications pourront porter sur les différents champs de l'imaginaire américain contemporain.

Merci de faire parvenir vos propositions (environ 300 mots) assorties d'une courte notice biographique à Hélène Machinal (ln.machinal@gmail.com) et Sylvie Bauer (sylvie.bauer@wanadoo.fr) avant le 31 janvier 2019

## **WORKSHOP # 2:**

### **Postaposthuman: the becoming of humans and their environment**

*Sylvie Bauer (Université Rennes 2) and Hélène Machinal (Université de Bretagne Occidentale)*

Postapocalyptic and posthuman narratives will be the two major axes of this panel. Figures of the posthuman have been present in fiction for the past decades, be it in films, literature, video games TV series. They have been the object of critical analysis by scholars from various fields such as philosophy (D. Lecourt, C. Wolfe, D. Haraway and K. Hayles) and gender studies (T. Hoquet and R. Braidotti). Technological progress related to life science and to the digital revolution have triggered a reconfiguration of the way science is fictionalized and our hypermedia culture enables the circulation of the representation of possible worlds and of future humans. Body and/or mind are shown as enhanced, modified, reconfigured, dematerialized, stored, uploaded and the new protagonists of the posthuman scene are clones, androids, robots, AI, cyborgs and other hybrid entities. Those becomings reconfigure human identity and prompt a philosophical, ethical and mostly political reflexion on a possible transgression of binary oppositions leading finally to a post gender identity in the wake of Haraway's becoming cyborg.

The embodiments of the posthuman often propose narratives of postness determined by a temporal rupture and speculations about the end (Gervais). Techno-prophets and bio-catastrophists (Lecourt) thus imagine past-futures (Langlet) in which possible worlds (Ryan/Besson) are often worlds that have been destroyed by human agency and by the consequences of ultra capitalism leading to hopeless apocalypses. Fiction thus often becomes political when end of the world narratives raise the question of ethnocentrism and of the dominant economic model along with consumers' society. Can a post apocalyptic perspective help imagine utopian perspectives, inevitable dystopian outcomes or can it lead to a reflexion on a possible future and a reconstruction outside the frame of productivist systems?

We welcome papers on different fields of American imagination.

Please send 300 word proposals and a short biographic note to Hélène Machinal (ln.machinal@gmail.com) and Sylvie Bauer (sylvie.bauer@wanadoo.fr) by January 31st, 2019.

---

## **ATELIER 3:**

### **Matière à penser : vers un post-néo-matérialisme dans les études américaines dix-neuviémistes ?**

*Thomas Constantinesco (Université de Paris / University of Oxford) et Cécile Roudeau (Université de Paris)*

Depuis une vingtaine d'années, l'histoire des études littéraires américanistes a été celle de ses « tournants » successifs, au fil de revirements disciplinaires qui ont souvent revendiqué leur nouveauté pour asseoir leur légitimité méthodologique (Blum, 2016). S'agissant plus

particulièrement de l'étude de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, le dernier de ces tournants, sous l'impulsion du courant dit « néo-matérialiste », a notamment permis d'ouvrir un nouveau chapitre dans l'histoire complexe des relations entre littérature et philosophie aux États-Unis. Dans le sillage de livres importants (Arsić, Bennett, Farmer, Luciano, Noble,...), le terme de « néo-matérialisme » en est venu à désigner une série d'approches critiques qui ont en commun de faire de la matière (*matter*) le point d'entrée privilégié pour penser aussi bien l'événement que la vie et le monde, et qui entendent ainsi mettre – ou remettre – la question de la matérialité au centre des débats. Ce faisant, le néo-matérialisme rejette autant les ontologies classiques que le dualisme qui les sous-tend (organique/non-organique, humain/non-humain, matérialité/culture). À l'instar de tous les « tournants » qui l'ont précédé, le néo-matérialisme n'a cependant pas échappé aux critiques et les plus récentes sont paradoxalement venues des rangs de ses plus ardents défenseurs. Ces critiques portent entre autres sur les origines post-constructivistes et post-linguistiques du courant lui-même. Pour certains de ses détracteurs, le rejet par principe de toute forme de dualisme empêcherait le néo-matérialisme d'intervenir de façon adéquate dans les débats liés aux questions de race, de genre et de sexualité et donc de développer une critique des effets pourtant matériels de pratiques sociales qui sont aussi discursives (Tompkins ; Shomura, 2017). Pour d'autres (Ahmed, 2008), le projet critique en quoi consiste le néo-matérialisme porterait en lui une contradiction indépassable : à vouloir s'intéresser à la matière, et à elle seule, le néo-matérialisme reconduirait par là-même le dualisme entre matérialité et culture qu'il entendait pourtant dépasser. Est-ce à dire qu'un nouveau tournant se prépare ? À moins – et ce sera un des enjeux de cet atelier d'essayer de le déterminer – que le néo-matérialisme ne permette malgré tout d'accueillir, voire de dépasser, ses propres contradictions et de penser ensemble la matérialité de la matière et celle du discours, notamment littéraire.

Pour ouvrir le débat, cet atelier propose d'en revenir à la matérialité du texte, à l'écriture comme pratique matérielle, ceci afin d'éprouver la pertinence des approches néo-matérialistes pour l'étude de la littérature américaine du XIX<sup>e</sup> siècle. Les propositions pourront porter, sans exclusive, sur les problématiques suivantes :

- La critique a montré que, à partir des années 1840, les sciences de la nature et la philosophie pensent la matière « dans un état de changement perpétuel » et défendent la thèse qu'une énergie vitale anime les métaux, les roches et jusqu'aux particules les plus élémentaires (Arsić ; Luciano). S'ensuit-il nécessairement de ce savoir historique que toute la littérature américaine du XIX<sup>e</sup> siècle soit elle aussi post-métaphysique – et donc qu'elle ait au fond toujours déjà été néo-matérialiste ? Autrement dit, la fascination que nous éprouvons aujourd'hui pour Deleuze, Nietzsche et Spinoza doit-elle nous faire oublier l'influence considérable qu'ont exercée Kant, Descartes et Newton sur les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle ? Et quelle serait la conséquence d'un tel retour de balancier métaphysique pour des lectures d'inspiration néo-matérialistes ?

- Au-delà de leur mérite évident, certaines lectures néo-matérialistes semblent avoir voulu privilégier l'interprétation aux dépens de la lettre, si l'on peut dire, prenant ainsi les textes littéraires pour des illustrations *a priori* de leur propre modèle herméneutique sans peut-être les lire d'assez près. Ne peut-on pas au contraire émettre l'hypothèse qu'une attention à la matérialité du texte et au texte comme matière permettrait de s'intéresser à la façon dont les textes que nous lisons *résistent* aux prémisses philosophiques que nous déployons à leur rencontre ? Comment les textes eux-mêmes nous invitent-ils à mettre l'approche matérialiste à l'épreuve ?

- À quoi ressemblerait une lecture à la fois matérialiste *et* critique des textes littéraires ? La rhétorique de bien des études d'inspiration néo-matérialiste est assertive, voire louangeuse. Elle a en outre tendance à mettre l'accent sur la vigueur et la vivacité de la matière pour mieux postuler une équivalence entre vivacité et agentivité (Bennett). Comme l'a cependant fait remarquer Dana Luciano (2014), toutes les matières ne se valent pas, que ce soit d'un point de vue éthique ou politique. Dans un monde où « il est de plus en plus difficile d'ignorer les effets de la matière » (Shomura, 2017), où

le niveau des océans s'élève et submerge peu à peu les littoraux, où sécheresses et tempêtes s'intensifient, où l'inexorable processus d'extinction menace tous les écosystèmes, les expériences de transmatérialité ne conduisent pas forcément au type de transformation sociale que l'on serait en droit d'espérer. Cela signifie-t-il que le néo-matérialisme devrait davantage prêter attention aux conséquences du désastre environnemental ?

Merci d'adresser vos propositions (500 mots), accompagnées de quelques lignes bio-bibliographiques avant le **31 janvier 2020** à: [thomas.constantinesco@gmail.com](mailto:thomas.constantinesco@gmail.com) et [cecile.roudeau@gmail.com](mailto:cecile.roudeau@gmail.com)

### **WORKSHOP # 3:**

#### **What's the Matter with Literature? Inquiry into Post (New) Materialisms in Nineteenth-Century American Studies**

*Thomas Constantinesco (Université de Paris / University of Oxford) and Cécile Roudeau (Université de Paris)*

The last generation of nineteenth-century American literary studies has been largely structured around “turns” – metadisciplinary shifts in critical inquiry that have capitalized on their newness as the transformative payoff of their methodological provocations (Blum, 2016). Recently, the new materialist turn has taken the field by storm (Arsić, Bennett, Farmer, Luciano, Noble...), opening a new chapter in the complex relations between literature and philosophy in the US. An umbrella term for a broad range of scholarship that attends to matter as key to events, lives and worlds in literature but also in social and political theory, new materialism intends to “give matter its due” and focuses on the materiality of humans and nonhumans alike. As turns go, new materialism has been particularly provocative, offering a means of undermining classical ontologies and consistently repudiating dualistic thinking (organic/inorganic, human/non-human, materiality/culture). Lately, however, new materialism itself has come under scrutiny, paradoxically from some of its most eminent practitioners. At stake are the problematic “origins” of new materialism as post-constructivist and post linguistic. For some critics, its challenge to dualism and demarcations seems to shut it in from questions of race, gender and sexuality (Tompkins, Shomura, 2017). Others (Ahmed, 2008) argue for a contradiction at the heart of the project to the extent that a focus on “matter *only*” ultimately reintroduces the binarism between materiality and culture that new materialism claims to challenge. So, are we ready for one more turn of the screw? Is new materialism capacious enough to accommodate a mutual entanglement of the discursive and the material and do justice to the “material-semiotic” and the “material-discursive”? And if so, how?

Starting from Barad's materialist lament that “matters of ‘fact’ (so to speak) have been replaced with matters of signification,” this workshop proposes to return to literature as a signifying and material artefact – to the matter of textuality, to writing as material practice – and test the purchase of new materialism anew as a mode of reading nineteenth-century US literature. Papers may address – but should not be reduced to – the following questions:

- Critics have shown that from the 1840s nineteenth-century natural science and philosophy held matter “as ever in a state of change” and that metal, rocks, stones and dust particles were all considered to be vitally animated (Arsić; Luciano). To what extent does this historical knowledge necessarily mean that all nineteenth-century US literature was necessarily post-metaphysical, or that it was somehow already new materialist? In other words, to what extent should our contemporary fascination with Deleuze, Nietzsche and Spinoza blind us to the tremendous influence of say Kant, Descartes and Newton on nineteenth-century American authors? What impact would such referential swerve have on new materialist readings of literature?

- As insightful and productive as they have been, some materialist close readings would seem to have placed the interpretive cart before the textual horse, turning literary texts into endorsements of new materialism. And yet, should attending to literary texts as materialities not also prompt us to attend to their *resistance* to our own philosophical premises? How do texts themselves pressurize and complexify new materialist readings?

- What would a *critical* materialist reading of literary texts look like? New materialist readings tend to be commendatory, emphasizing the vibrancy of matter and equating such vibrancy with agency (Bennett). As Dana Luciano (2014) has observed however, all matters are not (ethically, politically, or sensuously) palatable. The ethical potential of new materialism may also need to be reconsidered. In a world in which “the effects of matter will become increasingly difficult to ignore as the seas rise and swallow land masses,” (Shomura, 2017) as droughts and storms intensify, and as ecosystems are challenged by the mass extinction of species, experiences of transmateriality do not automatically equate with desired social transformation. Does new materialism need to take heed in the face of environmental disaster?

500-word proposals and short biographical statement to be sent before **31 January 2020** to: [thomas.constantinesco@gmail.com](mailto:thomas.constantinesco@gmail.com) and [cecile.roudeau@gmail.com](mailto:cecile.roudeau@gmail.com)

### Selective bibliography / Bibliographie indicative

- AHMED, Sara. “Open Forum: Imaginary Prohibitions. Some Preliminary Remarks on the Founding of Gestures of the ‘New Materialism.’” *European Journal of Women’s Studies*, vol. 15. 1, 2008, 23-39.
- ARSIĆ, Branka and K. L. Evans. *Melville’s Philosophies*. Bloomsbury, 2017.
- ARSIĆ, Branka. *Bird Relics: Grief and Vitalism in Thoreau*. Harvard University Press, 2016.
- BARAD, Karen. “Posthumanist Performativity: Toward an Understanding of How Matter Comes to Matter.” *Signs*, vol. 28.3, 2003, 801–31.
- BLUM, Hester. *Turns of Event: Nineteenth-Century American Literary Studies in Motion*, University of Pennsylvania Press, 2016.
- BENNETT, Jane. *Vibrant Matter: A Political Ecology of Things*, Duke University Press, 2009.
- CASE, Kristen. “Thoreau’s Journal and Other Matters: Some Writing Toward the Transcorporeality of Writing.” Special Session: “What’s New About the New Materialisms?” *MLA* 2015.
- CONSTANTINESCO, Thomas and Cécile ROUDEAU. “‘The House of Thought’: Nineteenth-Century American Literature and the Philosophical.” *Textual Practice*, 33.10, 2019, 1649-1656.
- COOLE, Diana, and Samantha FROST. “Introducing the New Materialisms.” *New Materialisms: Ontology, Agency, and Politics*. Ed. Diana Coole and Samantha Frost, Duke University Press, 2010, 1-43.
- DOLPHIJN, Rick and Iris van der TUIN. *New Materialism: Interviews & Cartographies*, Open Humanities Press, 2012.
- FARMER, Meredith, ed. *Rethinking Ahab: Melville and the Materialist Turn*. University of Minnesota Press, forthcoming.
- GOODMAN, Russell B. *American Philosophy and the Romantic Tradition*, Cambridge University Press, 1990.
- HIRD, Myra. “Feminist Matters: New Materialist Considerations of Sexual Difference.” *Feminist Theory*, vol 5. 2, 2004, 223-32.
- HUANG, Michelle. “Rematerializations of Race,” *Lateral* 6.1, 2017.
- JONIK, Michael. *Herman Melville and the Politics of the Inhuman*, Cambridge University Press, 2018.
- LATOUR, Bruno. “Can We Get Our Materialism Back, Please?” *Isis* 98, 2007, 138–142.
- LEE, Maurice S., *Slavery, Philosophy, and American Literature, 1830-1860*, Cambridge University Press, 2005.

- LUCIANO, Dana. "Sacred Theories of Earth: Matters of Spirit in *The Soul of Things*." *American Literature*, Vol. 86. 4, 2014, 713-736.
- . "How the Earth Feels: A Conversation with Dana Luciano." *Transatlantica* [Online], 1 | 2015, Online since 31 August 2015, URL: <http://journals.openedition.org/transatlantica/7362>
- NOBLE, Mark. *American Poetic Materialism from Whitman to Stevens*. Cambridge University Press, 2015.
- TOMPKINS, Kyla Wazana. "On the Limits and Promise of New Materialist Philosophy," *Lateral* 5. 1, 2016.
- SHOMURA, Chad, "Exploring the Promise of New Materialisms," *Lateral* 6.1, 2017.
- TRUMPETER, Kevin. "The Language of the Stones: the Agency of the Inanimate in Literary Naturalism and the New Materialism." *American Literature* 87. 2, 2015, 225-252.
- URBAS, Joseph. *Emerson's Metaphysics: A Song of Laws and Causes*. Lexington, 2016.
- 

#### **ATELIER 4 :**

#### **L'ouvrier et l'entreprise post fordistes : les figures émergentes**

*Daniel Hotard, IMAGER (UPEC) & LISE (CNAM) et Donna Kesselman, IMAGER (UPEC)*

À partir des années 1930 aux États-Unis, le « compromis fordiste » met l'entreprise au centre des rapports entre les mouvements sociaux et l'Etat. Devant la relative faiblesse de l'Etat social étatsunien, c'est l'entreprise, par l'intermédiaire des acquis des négociations collectives et de leur extension au-delà du secteur syndicalisé, qui fournit la majeure partie des protections et avantages sociaux qui fondent la vie de la Middle-Class pour la majeure partie de la population. Quant à l'ouvrier fordiste, c'est le col bleu, travaillant à plein temps, selon des rythmes bien établis et jusqu'à la retraite, dans une même entreprise ; il est mâle et gagne-pain de sa famille.

La désindustrialisation et la financiarisation qu'entraîne la mondialisation à partir des années 1970 remettent en cause l'ensemble des avantages collectifs qui se construisent dans le cadre de l'Etat national, sous l'égide de groupes de gestionnaires dédiés à des activités diversifiées sur une échelle internationale. Au lieu d'une figure unifiée qui caractériserait le marché de l'emploi du 21<sup>ème</sup> siècle, plusieurs représentations de l'entreprise et de l'ouvrier post fordistes en ressortent particulièrement.

Le recul progressif du rapport salarial fordiste déboucherait sur la polarisation du marché du travail et le croisement des figures aux extrêmes : un noyau de salariés hautement qualifiés bénéficiant de la stabilité dans l'emploi, bien rémunérés avec des avantages et des carrières, surtout dans des emplois cognitifs ; à l'autre extrême une périphérie instable de travailleurs aussi dans les services, sur contrat précaire et mal rémunéré, une population plus féminine, racialisée et ethnicisée. Une deuxième figure serait le travailleur indépendant, en quête d'une flexibilité choisie et de la réalisation de soi, travaillant souvent dans les technologies de l'information et des communications ; à l'autre extrême aussi, on trouve le travailleur indépendant sur plateforme numérique, victime d'une flexibilité subie, ou bien des travailleurs utopiques aspirant à la coopération dans le travail et à une gouvernance démocratique sans hiérarchie, comme dans les nouvelles coopératives. La figure du « résistant » apparaît en même temps chez les travailleurs qui se mobilisent afin de regagner les anciens acquis en de grèves toujours plus nombreuses rassemblant des enseignants, des travailleurs automobiles, et des mineurs, et qui nourrissent une augmentation de la syndicalisation.

Quel que soit le secteur, la plus grande partie des figures au travail se trouvent aujourd'hui dans une « zone grise d'emploi et du travail » dont les frontières sont mal définies.

La figure de l'entreprise-employeur post fordiste évolue pour sa part tout autant. Les conditions de travail sont façonnées davantage par les exigences juridiques qui portent sur l'entreprise en tant que personne réglementée par le droit pénal. La lutte du salarié devient celle de résister à la pression d'endosser une responsabilité personnelle lorsque son travail se trouve au cœur d'un scandale. Pour l'entreprise, il s'agit de la figure de l'entrepreneur voyou, ou bien éthique. Pour les salariés, les figures

individualisées du lanceur d'alerte (*whistleblower*) et du bouc émissaire (*scapegoat*), ou sur un autre plan, des nouveaux instruments relevant de la *soft law*, viendraient-elles éclipser les rôles syndicaux à caractère collectif dans la mise en œuvre du droit au travail ?

Au cours de cet atelier nous espérons mettre en lumière les figures émergentes d'acteurs dans le travail et l'entreprise post fordistes en relation avec les nouvelles dynamiques de régulation des rapports au travail. Notamment, dans ces nouveaux cadres mouvants et complexes, les travailleurs doivent faire face à des défis tels que l'acquisition des protections et prestations sociales et la conciliation entre vie professionnelle et vie personnelle/familiale.

Les personnes intéressées sont priées d'envoyer une proposition tenant sur une page, avec une courte biographie, à Donna Kesselman ([donna.kesselman@u-pec.fr](mailto:donna.kesselman@u-pec.fr)) et Daniel Hotard ([danielhotard@hotmail.com](mailto:danielhotard@hotmail.com)) avant le 31 janvier 2020.

## **WORKSHOP # 4:**

### **Post-Fordist Workers, Post-Fordist Corporations : Emerging Figures**

*Daniel Hotard, IMAGER (UPEC) & LISE (CNAM) and Donna Kesselman, IMAGER (UPEC)*

Beginning in the 1930s in the United States, the « Fordist compromise » gave corporations an intermediary role between the social movement and government. Given the relative weakness of the American welfare state, the corporation emerged, through a process of collective negotiation and its subsequent extension beyond the parameter of unionized industries, as the major source of the various social protections sustaining middle-class life for the majority of the population. As for the Fordist worker, the standard was full-time blue-collar employment, maintained with the same company through retirement, for men who in turn served as the breadwinners for their families.

Beginning in the 1970s, globalization brought about trends of de-industrialization and financialization, weakening worker collective benefits which had been within the framework of the national state, while corporations ceded managerial control to diversified groups operating internationally. In lieu of a unified figure characterizing the 21st century labor market, several new representations of the post-Fordist worker and the post-Fordist corporation have emerged from this dynamic.

The progressive weakening of the Fordist employment relationship has resulted, according to one paradigm, in a polarized labor market, with growing diversity at the extremes : on one end, a core of highly qualified workers who benefit from stable career paths and well-paid employment, often in cognitive jobs, and on the other end, an unstable periphery of workers, generally in the service industry, with precarious employment contracts and substantially lesser pay, and characterized by a disproportional presence of women and of racial and ethnic minorities. Another figure of the post-Fordist worker is that of the independent contractor who desires and actively seeks flexibility and self-fulfillment through work. These workers are often active in the areas of information technology and communication. At the other extreme, there are independent workers who operate through online platforms, for whom flexibility is a requirement to be endured. Additionally, there are utopian workers who aspire to find new ways of organizing cooperative work, rejecting hierarchy in their quest for democratic governance. The figure of the worker-resistor is emerging at the same time, with an increase in the number of worker strikes involving teachers, automobile workers and miners, so as to win back previous gains and with an increase in union membership. Whatever the sector, most work figures find themselves in a « work and employment grey zone » whose boundaries are ill-defined.

The figure of the post-Fordist corporate employer has also evolved. Work conditions are increasingly shaped by the legal constraints which weigh upon the corporation as a person regulated



under criminal law. The struggle for employment rights is increasingly waged in areas concerning the discernment between corporate responsibility and the personal responsibility of the employee, in matters where employee work becomes the center of a scandal. The corporation finds itself under tension between the figure of the corrupt criminal organization on the one hand, and the figure of the well-meaning ethical organization on the other hand. The employees are under tension between the figure of the whistleblower and that of the corporate scapegoat. The question remains open as to whether these individualizing roles — along with new instruments of corporate soft law — will eclipse the more collective, union-based means of articulating rights claims in the workplace.

Through this workshop, we hope to shed light upon the emerging figures which characterize post-Fordist work, along with new regulatory dynamics and new forms of working relationships. Notably, within these dynamics and complexities, how do workers go about acquiring social protection and reconciling their working life with their personal or family life?

Paper proposals from interested colleagues are welcome. Proposals should be one page in length and should include a short biography. They should be sent to Donna Kesselman ([donna.kesselman@u-pec.fr](mailto:donna.kesselman@u-pec.fr)) and Daniel Hotard ([danielhotard@hotmail.com](mailto:danielhotard@hotmail.com)) by January 31, 2020.

---

## **ATELIER 5 :** **Traduire l'Après**

*Julie LOISON-CHARLES (Université de Lille) et Ronald JENN (Université de Lille)*

Puisque toute traduction implique un avant et un après, en raison de l'existence d'un texte de départ et d'un texte d'arrivée, il est aisé de voir comment la traductologie constitue un angle privilégié permettant d'interroger la notion phare du Congrès.

Du côté littéraire, la question de la retraduction vient immédiatement à l'esprit : comment et pourquoi retraduire, en particulier quand la première traduction fait référence ? *Quid* de l'après exégétique du texte, quand la recherche éclaire le sens de l'œuvre première, ou au contraire, quand la critique génétique redessine les contours du texte premier jusque-là établis ? L'on voit que la notion d'Après vient alors se brouiller, et encore plus si l'on pense à l'auto-traduction qui bouscule la notion même de texte premier. Y a-t-il, en définitive, un avant et un après ?

Côté civilisation, certains changements sociétaux n'impliquent-ils pas de parler différemment d'un événement, voire de retraduire les textes écrits avant celui-ci ? Comment l'indépendance américaine ou l'abolition de l'esclavage ont-elles modifié les représentations sociales et les termes à employer ? Quel impact des événements comme la crise de 1929, la Seconde Guerre Mondiale, la Guerre froide, la lutte pour les droits civiques, le 11 septembre, #metoo ou les élections de 2016 ont-ils eu sur la traduction du fait américain ? Et inversement, comment la traduction vers l'Amérique et l'américain s'en trouve-t-elle bouleversée ?

Dans la diachronie de la langue, à partir de quel moment et de quelle façon l'émergence de l'anglais américain avec lexique, syntaxe et style différents de l'anglais britannique ont-ils influencé traducteurs et traductions ? Comment les traducteurs et/ou commentateurs français se sont-ils positionnés sur cette nouvelle langue ?

Dans une approche lexicologique, quel est l'impact de la mondialisation de la culture américaine sur la traduction des réalèmes ou lexicultures ? *Halloween, cheesecake, showrunner* se passent-ils désormais de traduction et depuis quand ?

Comment traduire après la révolution technologique de l'Internet, de la Traduction Assistée par Ordinateur et de l'Intelligence Artificielle et quelles perspectives professionnelles dans ce contexte ?

C'est pour répondre à ces diverses questions que cet atelier invite des communications d'américanistes spécialistes de différentes disciplines (traductologie, littérature, civilisation, linguistique, audiovisuel, ...), aussi bien que des contributions de traducteurs et traductrices.

Propositions (environ 300 mots) à envoyer avant le 31 janvier à Julie Loison-Charles ([julie.charles@univ-lille.fr](mailto:julie.charles@univ-lille.fr)) et Ronald Jenn ([ronald.jenn@univ-lille.fr](mailto:ronald.jenn@univ-lille.fr)), accompagnées d'une courte biographie de l'auteur.

## **WORKSHOP # 5: Translating (in) the Aftermath**

*Julie LOISON-CHARLES (Université de Lille) and Ronald JENN (Université de Lille)*

Since every translation implies that there be a before and an after – if only because of the sheer existence of an original and a translated text – it is quite obvious that Translation Studies provide a privileged angle from which to look at the topic of our yearly conference.

On the literary side of things, the question of retranslation immediately comes to mind: how and why should retranslation take place, especially when the first translation is considered as a point of reference? What is the aftermath of exegetical activity around a given text, when research sheds light on the meaning of the original, or, on the contrary, when the previously established outlines of the original are being redrawn by genetic criticism? The very notion of an After is blurred, and even more so if we consider that self-translation questions the very notion of an original. Are there, at the end of the day, a before and an after at all?

On the historical side of things, does it not happen that certain societal changes encourage us to speak differently about an event, or even to retranslate texts that were written before those changes took place? How did American independence or the abolition of slavery alter social representations and terms? What impact did events such as the 1929 Crisis, World War II, the Cold War, the Civil Rights Movement, 9/11, #metoo or the 2016 elections have on the translation of America? And, conversely, how is translation into America(n) to be reconsidered?

Where linguistic evolution is concerned, from what moment and in what way did the emergence of a specific brand of American English with a lexicon, syntax, and style distinct from British English influence translators and translations? In what way have French translators and/or commentators tackled this new language?

From a lexicological point of view, what is the impact of a globalized American culture on the translation of realia? Do words like “Halloween”, “cheesecake”, and “showrunner” need to be translated nowadays and if they do not, since when? Whither translation after the technological revolution of the Internet, Computer Aided Translation and Artificial Intelligence? What are the vocational prospects in this context?

It is to answer these various questions that the workshop calls for papers by Americanists specialists of different disciplines (Translation Studies, literature, civilization, linguistics, audiovisual, ...).

The abstracts should be about 300-word long and come with a short biography of its author; they can be sent to Julie Loison-Charles ([julie.charles@univ-lille.fr](mailto:julie.charles@univ-lille.fr)) and Ronald Jenn ([ronald.jenn@univ-lille.fr](mailto:ronald.jenn@univ-lille.fr)) before January, 31.

---

## ATELIER 6 :

### Ondes de choc : l'événement et ses répliques dans les arts et médias américains

*Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Paris Diderot) et Alexis Pichard (Université Paris Nanterre)*

L'histoire américaine s'est souvent pensée en termes de choc, d'événements déclencheurs (la Boston Tea Party, batailles de Lexington et Concord et « premier coup de feu » de la Révolution américaine, élection de Lincoln, élection de Kennedy, acte militant de Rosa Parks dans un bus à Montgomery) ou d'événements perturbateurs (assassinats de Lincoln, de Kennedy, de Martin Luther King, jeudi noir à la bourse de New York en 1929, bombardement de Pearl Harbor, scandale du Watergate, attentats du 11 Septembre). Le récit national américain se ponctue d'instantanés fondateurs, tantôt galvanisants, tantôt sidérants, mais dont le propre est précisément de « faire » histoire, d'élaborer une mythographie structurante pour une nation en mal de racines et de passé, ou plutôt en excès de racines et de passés. Dans les colonies, puis aux États-Unis, l'histoire se réécrit, l'homme se réinvente, la civilisation se reconstruit – selon un modèle qu'il s'agit d'élaborer autant que de diffuser, pour ériger la nouvelle nation en exemple, fédérer la multiplicité en unité imaginaire, quitte à s'approprier pour ce faire la dimension d'un continent. À mesure que les États-Unis se constituent et gagnent en influence, « l'Amérique » s' imagine, avec son cortège de moments choc, relayés par des médias qui deviennent les témoins mais aussi les artisans du récit événementiel, en se réinventant aussi dans les développements technologiques. La photographie de presse offre aux morts de Gettysburg ses premiers clichés, la télévision relaie en boucle les images de l'assassinat de Kennedy, le monde vit en direct les attentats du 11 Septembre, qui en s'attaquant aux symboles de la puissance américaine, entendent faire trembler l'Occident.

L'événement est militaire, politique, mais il peut aussi être climatique, écologique, social, criminel, tant aux États-Unis les proportions – mais aussi les capacités à relayer l'information – semblent décuplées. L'ouragan qui ravage Galveston en 1900, le tremblement de terre à San Francisco en 1906, la tempête Katrina qui s'abat sur la Nouvelle-Orléans en 2005, s'inscrivent dans le récit national, autant que la catastrophe de Three Mile Island, la chute d'Enron, le lynchage d'Emmett Till, l'explosion d'une église à Birmingham dans l'Alabama, ou les tueries de Colombine, ou d'Orlando, parmi tant d'autres. Mais ces événements constituent aussi autant d'épisodes sombres où le récit national semble soudain achopper, laissant échapper d'autres histoires, d'autres narrations, moins à la gloire d'un mythe alors contesté.

Fondateur, ou destructeur, l'événement est au cœur de l'imaginaire « américain », un imaginaire de l'exemplarité et de la mythification, aussi déployé qu'il est contesté. Son onde de choc infuse la culture, qui a son tour l'amplifie, contribuant à toujours repenser le récit national, ou à le remettre en question. Immortalisée par Longfellow en 1861, la chevauchée de Paul Revere alimente rapidement une production iconographique considérable qui ne cesse d'essaimer, jusqu'aux produits de la culture la plus populaire, quand une série télévisée pour adolescents telle que *Sleepy Hollow* (Fox, 2013-2017) la reprend pour corriger le mythe d'une révolution fondatrice écrite selon un prisme qui ignore la complexité, déjà, d'une société coloniale diverse et plus partagée que son récit n'en est fait. Ce faisant, néanmoins, c'est encore le mythe du récit national harmonieux que cette fiction perpétue en articulant les lignes de fracture autour de la dualité puritaine classique du bien et du mal, et d'une cause commune amendée dans le sens de plus de diversité.

Ce sont ces « ondes de choc » culturelles, et leur capacité à reprendre, réactualiser, amplifier, repenser l'événement que cet atelier souhaite explorer. Ce que nous souhaitons voir examiner, c'est la manière dont les arts américains pris aux sens large s'emparent d'un événement, de sa résurgence et de l'imaginaire d'événements, pour interroger la façon dont il travaille l'histoire, le récit, la culture et les arts américains. Tous les supports peuvent être considérés – littérature, théâtre, photographie, cinéma, séries, peintures, musique, clips, installations, performances – de même que les dialogues entre les arts. L'approche peut s'effectuer par l'étude d'une œuvre, d'une démarche, ou en considérant un événement en particulier, son onde de choc, en d'autres termes ce qu'on pourrait appeler son « historiographie culturelle ». Nous invitons aussi à interroger la façon dont un événement peut

produire une réflexion sur le discours propre à en rendre compte, comment il perturbe à son tour les modes de représentation, déstructurant, autant qu'il le structure, le discours historique, mythographique, ou artistique.

Les propositions (résumé de 300 mots environ accompagné d'une notice biographique) sont à envoyer conjointement à Emmanuelle Delanoë-Brun ([delanoee@univ-paris-diderot.fr](mailto:delanoee@univ-paris-diderot.fr)) et Alexis Pichard ([apichard@parisnanterre.fr](mailto:apichard@parisnanterre.fr)) avant le 31 janvier 2020.

## **WORKSHOP # 6:**

### **Shock Waves: replicating events in American arts and media**

*Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Paris Diderot) and Alexis Pichard (Université Paris Nanterre)*

American history has often been thought of in terms of shocks, trigger, or disruptive events (the Boston Tea Party, the “shot heard around the world”, Rosa Parks’ act of protest, the crash of 1929, Pearl Harbor, the Watergate, 9/11, etc.). The American national narrative abounds in founding moments, some galvanizing, others devastating, whose specific purpose however appears to be precisely to make history, to elaborate a structuring mythography for a nation lacking singular roots and a common past. In the Colonies first then in the budding nation, history is rewritten, humanity is reinvented, civilization is rebuilt, according to a model that aims at federating a multiplicity into an imaginary unity. As the United States gains increasing influence, “America” imagines itself via a string of shock moments. The media both witness and shape the narrative, making the most of new technological developments. Press photography emerges on the battlefields of Gettysburg, television gives international resonance to the images of Kennedy’s assassination, the world witnesses live the 9/11 attacks against the symbols of American power.

These events may be political, but they can also be climatic, ecological, social and criminal. Hurricane Katrina, or the 1906 San Francisco earthquake are part of the national narrative, as are the Three Mile Island disaster, the fall of Enron, the lynching of Emmett Till, the explosion of a church in Birmingham, Alabama, or the massacres in Columbine, or Orlando. In these dark cases however the national narrative seems suddenly to stumble, letting other stories out, other narratives that prove far less glorious.

Be it founding or destructive, the event is at the heart of the “American” imagination, either deployed, disseminated, or contested. Its shock waves infuse culture, which in turn amplifies it, constantly rethinking or challenging the national narrative. Immortalized by Longfellow in 1861, Paul Revere's ride fueled a considerable iconographic production that lives on, even to the most popular cultural products, when teen drama *Sleepy Hollow* (Fox, 2013-2017) picks it up again to correct the dominant cultural narrative of the Revolution. Imbued with new historical, cultural and political awareness, the new narrative insists on the complexity of the colonial society, whose others – slaves, women, Native Americans – require that their stories be told. In doing so, however, the series perpetuates the everlasting myth of a harmonious national narrative, couched in the stereotypically Puritan idiom of good versus evil, in the common cause of more diversity.

It is these cultural “shock waves”, and their ability to recapture, update, amplify, rethink the event and the national narrative that this workshop wishes to explore. We would like to consider how American arts appropriate an event, its resurgence, its imaginary recreation, to question the way in which it amplifies or challenges the national narrative, and the very modes of narration and representation. We welcome papers on all media -- literature, theatre, photography, cinema, series, paintings, music, video clips, installations, performances – either singularly or in connection. They can focus on a specific work, process, or pay attention to a particular event, tracing what we could call its “cultural historiography”. We also invite participants to examine how an event can challenge modes of representation, thereby (de)structuring the historical, mythographic, or artistic discourse.

The abstracts (around 300 words) should be submitted as an email attachment to Emmanuelle Delanoë-Brun ([delanoee@univ-paris-diderot.fr](mailto:delanoee@univ-paris-diderot.fr)) and Alexis Pichard ([apichard@parisnanterre.fr](mailto:apichard@parisnanterre.fr)). Please include a short biography along with the proposal. **The deadline** for submission is **January 31th, 2020**.

---

## **ATELIER 7 :**

### **Le post-séculier en fiction, composante du tournant postmoderne ?**

*Claude Le Fustec (Université Rennes II) et Delphine Louis-Dimitrov (Institut Catholique de Paris)*

Concept issu de la sociologie et théorisé notamment par Habermas dans *Entre Naturalisme et religion* (paru en allemand en 2005), le post-séculier désigne la résurgence du religieux sous des formes non institutionnelles au sein de sociétés séculières après 1945. Il implique un dépassement de l'ordre séculier aussi bien que le rejet des formes institutionnelles ou dogmatiques de la religion. Le concept s'est étendu au domaine littéraire pour désigner une caractéristique de la fiction contemporaine, notamment postmoderne, chez des auteurs comme Thomas Pynchon, Don DeLillo, Toni Morrison, Alice Walker, Charles R. Johnson, Leslie Marmon Silko, Gloria Naylor, Toni Cade Bambara, ou encore Louise Erdrich. Le postséculier prend part au questionnement ontologique, épistémologique et esthétique de l'ère postmoderne.

Comme l'a montré John A. McClure dans *Partial Faiths, Postsecular Fiction in the Age of Pynchon and Morrison* (2007), les œuvres post-séculières définissent un rapport au monde marqué par une inflexion religieuse laissée ouverte et partielle. Elles mettent en scène un processus de conversion au religieux, ébranlent les structures séculières de la réalité tout en allant à l'encontre des dogmes et du fondamentalisme, et articulent le religieux à des projets politiques progressistes. Leur rapport au religieux est de l'ordre de la spiritualité et de la quête de transcendance. Ainsi que le souligne Amy Hungerford dans *Postmodern Belief. American Literature and Religion since 1960* (2010), ces textes peuvent conférer au religieux une portée esthétique qui s'inscrit dans la dimension non sémantique du langage ; c'est le cas notamment des œuvres d'Allen Ginsberg, James Baldwin, Cormac McCarthy, ou Don DeLillo.

McClure et Hungerford ont par ailleurs montré que les formes de spiritualité du post-séculier trouvent leurs racines dans les mouvements romantique et moderniste, et surtout dans le transcendantalisme, résolument hostile aux dogmes théologiques et aux formes institutionnelles de la religion.

Il s'agira dans cet atelier de s'interroger sur les formes contemporaines du post-séculier ainsi que sur leur filiation avec les périodes antérieures. Les communications pourront porter sur des œuvres de fiction ainsi que sur la culture populaire (films et séries tv en particulier).

Les propositions de communications de 200 mots, en français ou en anglais, accompagnées d'une brève bio-bibliographie, devront être adressées à Claude Le Fustec [claud.le-fustec@orange.fr](mailto:claud.le-fustec@orange.fr) et Delphine Louis-Dimitrov [d.louis-dimitrov@icp.fr](mailto:d.louis-dimitrov@icp.fr) avant le 31 janvier 2020.

## **WORKSHOP # 7**

### **Postsecularity in fiction: a feature of the postmodern turn?**

*Claude Le Fustec (Université Rennes II) and Delphine Louis-Dimitrov (Institut Catholique de Paris)*

As a sociological concept originally defined by Habermas in *Between Naturalism and Religion* (published in German in 2005), postsecularity refers to a resurgence of the religious in non-institutional forms in post-WW2 secular societies. It is critical of secular constructions of reality while rejecting institutional or dogmatic forms of religiosity. In the field of literature, the term has

subsequently been used to describe a feature of contemporary fiction, notably postmodern, by such novelists as Thomas Pynchon, Don DeLillo, Toni Morrison, Alice Walker, Charles R. Johnson, Leslie Marmon Silko, Gloria Naylor, Toni Cade Bambara, or Louise Erdrich. Postsecularity participates in the ontological, epistemological and aesthetic questioning of the postmodern era.

As John A. McClure has shown in *Partial Faiths, Postsecular Fiction in the Age of Pynchon and Morrison* (2007), postsecular works invent religiously inflected modes of being that remain partial and open-ended. They dramatize processes of conversion and disrupt secular structures of reality while being at odds with dogmas and fundamentalism. They also articulate the religious with progressive political projects. Their apprehension of religion may take the form of spirituality or of a quest for transcendence.

As Amy Hungerford has suggested in *Postmodern Belief. American Literature and Religion since 1960* (2010), American authors are invested in imagining nonsemantic aspects of language in religious terms as can be seen in texts by Allen Ginsberg, James Baldwin, Cormac McCarthy and Don DeLillo.

Besides, McClure and Hungerford have shown that postsecular fiction has roots among the Romantics and Modernists and particularly in the transcendentalist thinkers of the early nineteenth century, who resolutely opposed theological dogmas and institutional forms of religion.

This panel wishes to address the post-secular in contemporary fiction as well as examine earlier forms of expression. The papers may deal with literary works or popular culture (films and tv series notably).

A 200-word abstract in English or in French along with a short biographical notice should be sent to Claude Le Fustec <[claud.le-fustec@orange.fr](mailto:claud.le-fustec@orange.fr)> and Delphine Louis-Dimitrov <[d.louisdimitrov@icp.fr](mailto:d.louisdimitrov@icp.fr)> by January 31<sup>st</sup>, 2020.

---

## **ATELIER 8 :**

### **La musique populaire américaine du second XX<sup>e</sup> siècle : post- raciale, post-classe, post-nationale ?**

*Pierre Arnoux (Collège International de Philosophie) et Chloé Thomas (Université d'Angers).*

Au début des années cinquante, l'émergence du rock'n'roll puis du rock, entendu largement comme une forme de musique populaire enregistrée, fut l'un des symptômes d'une nouvelle culture axée sur la jeunesse et qui se pensait, à bien des égards, transversale. Dans la ferveur de l'après-guerre et de l'union nationale qui en fut le corrélat, les débuts du rock laissaient entrevoir un dépassement de la *color line* ou, à tout le moins, paraissaient la réinvestir et la réinventer ; par ailleurs, sa diffusion en tant qu'art de masse promettait le dépassement d'un autre clivage, de classe cette fois. Enfin, son succès en Europe et les hybridations qui s'opérèrent avec les scènes britannique ou continentale suggèrent également que l'ancrage national s'y voyait transcender.

Cet atelier propose de réinterroger ces trois dépassements supposés. Dans quelle mesure la musique populaire américaine a-t-elle, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, rejoué et réinventé la *color line*, et dans quelle mesure s'est-elle contentée de la masquer, de la déplacer, voire de mettre en place des dynamiques de réappropriation – en termes aussi bien esthétiques, musicologiques, que langagiers ou plus largement culturels ? En quoi a-t-elle ou non continué d'exprimer, voire de renforcer une forme de lutte des classes, tant dans ses paroles que dans la segmentation du marché ? À quel titre enfin peut-on dire que le rock ou la pop américaines ont continué de penser leur lieu, de le manifester, de le revendiquer, ou au contraire de le dépasser au profit d'un cosmopolitisme affiché ?

Nous serions heureux d'accueillir des communications se fondant sur l'histoire culturelle, la musicologie, l'étude des textes théoriques et lyriques, l'histoire des idées et l'esthétique pour répondre à ces questions. Les propositions d'une longueur maximale de 300 mots, accompagnées d'une brève biographie et bibliographie de leur auteur, peuvent être envoyées conjointement à Pierre Arnoux ([arnoux.p@gmail.com](mailto:arnoux.p@gmail.com)) et Chloé Thomas ([chloe.thomas@univ-angers.fr](mailto:chloe.thomas@univ-angers.fr)), avant le 30 janvier 2020.

### **WORKSHOP # 8:**

#### **American popular music after the Second World War: a post-racial, post-class and post-national artefact?**

*Pierre Arnoux (Collège International de Philosophie) and Chloé Thomas (Université d'Angers).*

When rock'n'roll, followed by rock music, understood broadly as a popular form of recorded music, first appeared in the early fifties, they were seen as symptomatic of a new, "youth" culture which was in many ways cutting across boundaries. In the years following the war, early rock music was indeed thought to transcend the color line or at least to displace and reshape it; its wide-scale distribution and broadcasting also seemed to pave the way for a crossing of class boundaries; finally, the commercial success it encountered in Europe and the cross-fertilizations that took place with British and continental music scenes suggested that the genre was to be considered beyond its national roots.

In this panel, we would like to reconsider these supposed crossings of racial, national and class borders. To what extent did American popular music after WWII reinvent the color line, and to what extent did it simply mask it, displace it, or even lead to processes of cultural, linguistic and aesthetic misappropriation? To what extent did it or did it not express and enhance a form of class struggle, through its lyrics as well as through the inner segmentation of the music market? Is it legitimate to consider rock and pop music as artefacts which have kept relating to the location of their production, manifesting it, claiming it as their own, or, on the contrary, should they rather be understood as transcending it in favor of a form of cosmopolitanism?

We welcome papers based on cultural history, aesthetics, musicology, the textual study of lyrics and of theoretical documents, and the history of ideas. Proposals (300 words max.) as well as a short biography and bibliography of the author shall be sent to both Pierre Arnoux ([arnoux.p@gmail.com](mailto:arnoux.p@gmail.com)) and Chloé Thomas ([chloe.thomas@univ-angers.fr](mailto:chloe.thomas@univ-angers.fr)) by January 31, 2020.

---

### **ATELIER 9 :**

#### **La politique étrangère des États-Unis après Trump**

*Pierre Guerlain (Paris Nanterre) et Luke Stewart (Institut d'Études Politiques, Lille)*

Nous traversons un nouveau « moment machiavélien », c'est-à-dire un « grand désenchantement » et une « indétermination des temps », qui brouillent les consciences.

Thomas Gomart s'inspirant de la lecture de Machiavel par Patrick Boucheron

Que Trump soit réélu ou destitué, il est légitime de s'interroger sur ce qui constituera le bilan de ses années à la présidence et sur la réorientation de la politique étrangère. Si quasiment tous les spécialistes sont d'accord pour souligner le chaos et les contradictions ainsi que l'amateurisme qui

caractérisent la prise de décision de Trump dans tous les domaines, on peut s'interroger sur les lignes de continuité en politique étrangère qui persistent dans la confusion ambiante ainsi que sur les réorientations véritables.

Il convient de ne pas oublier la dévastation du monde causée par le président George W Bush qui aujourd'hui est pourtant parfois célébré par des dirigeants se disant « libéraux ». Le chaos est-il une stratégie de Trump, un genre de stratégie du fou à la Nixon, ou la simple expression des dispositions psychologiques du président ?

Étant donné le nombre des acteurs qui formulent la politique étrangère et leur fréquent changement aux divers postes de responsabilité, il est difficile de discerner ce qui pourrait constituer une ligne politique ou une hypothétique doctrine Trump. Néanmoins, si l'on considère non pas les rhétoriques mais les actes, on peut déterminer des lignes de conduite.

On pourra ainsi s'interroger sur les politiques américaines au Proche Orient et les relations avec Israël, l'Arabie saoudite ou l'Iran. Par ailleurs, une autre piste pourrait être les relations avec la Russie, qui n'ont cessé de se détériorer en dépit de ce qui est présenté comme une proximité avec Poutine, ou encore les relations commerciales et géopolitiques avec la Chine, le seul concurrent pour la suprématie mondiale, sont centrales dans la compréhension de la réorientation de la politique américaine.

La politique étrangère américaine est en partie déterminée par des facteurs américains et, d'autre part, par ce qu'il est convenu d'appeler le basculement du monde qui accompagne la montée en puissance de la Chine laquelle a conclu une nouvelle alliance avec la Russie.

Les interrogations pourront également porter sur le retrait de l'accord de Paris sur l'environnement ou le retrait de l'accord sur le nucléaire iranien, deux domaines où la différence avec l'administration Obama est flagrante. Les décisions sur l'environnement sont celles qui ont le plus grand impact sur l'avenir de l'humanité et, dans ce domaine, l'administration Trump, en accord avec le parti républicain qui est à peine un parti parlementaire conventionnel, a encouragé la « grande régression ».

Les questions que l'on peut envisager sont nombreuses : Trump met-il l'OTAN en danger, celle-ci est-elle « obsolète ». Veut-il casser l'Union européenne ? Comment s'articulent ses promesses de campagne et ses décisions sont-elles suivies d'effet ? Le tournant Trump est-il le résultat d'un déclin américain ou bien est-il la cause de ce déclin ? Le leadership américain s'apparente-il à des prétentions impériales ou constitue-t-il la garantie que le système mondial est régi par des règles et des normes ? Pourquoi Trump continue-t-il la guerre en Afghanistan, une guerre asymétrique et ingagnable qu'il avait promis de ne pas poursuivre ?

On peut aussi analyser les évolutions du militarisme américain et ses soutiens bipartisans ou encore interroger l'abandon des préférences pour le libre-échange en faveur de relations bilatérales transactionnelles. Les liens entre politique intérieure et politique étrangère sont un domaine à interroger, notamment le poids du complexe militaro-industriel.

La tâche de tout analyste consiste à dépasser la confusion induite par des déclarations contradictoires, mal informées et marquées par le narcissisme du président américain. Enfin, il s'agira, dans le cadre de cet atelier, de savoir si les évolutions constatées durant les années Trump seront qu'un « moment machiavélien », si elles s'avéreront durables ou, au contraire, ne constitueront qu'un épiphénomène avant un retour aux grandes lignes de l'hégémonie américaine établie juste après la seconde guerre mondiale.

Envoyez vos propositions (une page) et une courte biographie avant le 31 janvier 2020 à :  
Pierre Guerlain [pierre.guerlain@gmail.com](mailto:pierre.guerlain@gmail.com) et Luke Stewart [luke.stewart@sciencespo-lille.eu](mailto:luke.stewart@sciencespo-lille.eu)



## WORKSHOP # 9:

### US Foreign Policy in a Post-Trump World

*Pierre Guerlain (Paris Nanterre) and Luke Stewart (Institut d'Études Politiques, Lille)*

We are going through a new "Machiavellian moment", that is, a "great disenchantment" and an "indeterminacy of time", which blur the consciences.

Thomas Gomart in a reference to Patrick Boucheron's reading of Machiavelli

Whether Trump is re-elected or impeached, it is legitimate to wonder what will be the record of his years as President and to assess the reorientation of US foreign policy. Though almost all scholars agree on the chaos and contradictions and amateurishness that characterize Trump's decision-making in all areas, one can analyze the lines of continuity in US foreign policy that persist amid the confusion and the real reorientations. We must not forget the devastation of the world caused by President George W Bush who today is sometimes celebrated by leaders calling themselves liberals. Is chaos a deliberate Trump strategy, a kind of Nixonian madman strategy, or the mere expression of the president's psychological dispositions?

Given the number of foreign policy actors and their frequent changes in their various positions of responsibility, it is difficult to discern what might constitute a political line or a hypothetical Trump doctrine. Nevertheless, if one considers deeds not rhetoric, one can determine lines of conduct.

In this workshop we could review American policies in the Middle East and relations with Israel, Saudi Arabia or Iran. Relations with Russia, which have been steadily deteriorating despite what is portrayed as proximity to Putin, or trade and geopolitical relations with China, the only competitor for world supremacy, are central to understanding of the reorientation of American foreign policy.

The latter is partly determined by domestic American factors but also by what is known as the reshaping of power distribution in the world. This is concomitant with the rise of China, which has formed a new alliance with Russia.

The withdrawal from the Paris agreement on the environment and the withdrawal from the Iran nuclear deal (JCPOA) are two areas where the difference with the Obama administration is flagrant. Environmental decisions have the greatest impact on the future of humankind and in this area the Trump administration, in agreement with the Republican Party which is hardly a conventional parliamentary party, has encouraged a "great regression".

Among the questions that can also be considered: Does Trump put NATO in danger, or is this organization "obsolete"? Does the current administration want to break the European Union? How do Trump's campaign promises and his effective decisions fit together? Is the Trump turning point the result of an American decline or is it the cause of this decline? Does American leadership mean imperial pretensions or is it a guarantee that the world system is governed by rules and norms? Why is Trump continuing the war in Afghanistan, an asymmetric and unwinnable war that he promised not to pursue?

In this workshop, we could also tackle the evolution of American militarism and its support from both parties or question the abandonment of preferences for free trade in favor of bilateral transactional relations. The link between domestic and foreign policy is an area to be questioned, especially the increasing power of the military-industrial complex.

The task of any analyst in uncertain times is to overcome the confusion caused by contradictory statements which are misinformed and marked by the narcissism of the American president. Therefore, it will be the task of this workshop to know if the developments observed during the Trump years will prove to be a "Machiavellian moment", if they will prove durable or, on the contrary, an epiphenomenon before a return to the characteristics of American hegemony established just after the Second World War.

Send your proposals (one page) and a short bio before January 31<sup>st</sup>, 2020 to:  
Pierre Guerlain [pierre.guerlain@gmail.com](mailto:pierre.guerlain@gmail.com) and Luke Stewart [luke.stewart@sciencespo-lille.eu](mailto:luke.stewart@sciencespo-lille.eu)

---

## **ATELIER 10 :**

### **La littérature et l'art états-uniens post-objet ? Matérialités de l'œuvre dématérialisée**

*Vincent Broqua (Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis) et Monica Manolescu (Université de Strasbourg/Institut Universitaire de France)*

Cet atelier invite des communications qui réfléchissent aux processus de dématérialisation/rematérialisation des œuvres littéraires et artistiques, et plus généralement aux rapports entre œuvres et matérialité.

La notion de dématérialisation, introduite par Lucy Lippard et John Chandler dans l'article « The Dematerialization of Art » (1968), mettait en évidence un phénomène largement présent dans l'art des années 1960, où la dimension conceptuelle de l'œuvre d'art semblait prendre le pas sur l'objet d'art lui-même, mouvement concomitant d'une redéfinition de l'objectalité, notamment dans les débats autour du minimalisme (« specific objects » chez Donal Judd, « objecthood » chez Michael Fried). Cet article fut suivi quelques années plus tard par la publication de l'ouvrage de Lippard *Six Years. The Dematerialization of the Art Object 1966-1972* (1973), où l'art post-objet était présenté dans ses déploiements au niveau de la pensée et de l'action. Le minimalisme a lui-même joué avec la remise en cause de l'objet d'art par l'insistance sur l'appréhension phénoménologique reposant sur le visiteur : l'objet n'est pas en tant qu'il est objet d'art, mais en tant qu'il est objet d'expérience. Une réflexion similaire pouvait se faire jour dans la performance : en privilégiant la production d'un « événement », la performance pouvait chercher à se libérer de l'objet fini. Même si la notion de « dématérialisation » a connu et connaît encore une fortune considérable dans les réflexions sur l'art post-1966, celle-ci a toujours été la cible de critiques et de révisions, car la « dématérialisation » n'a jamais été aussi radicale qu'il n'y paraît et la disparition totale de l'objet n'a pas eu lieu. Cette dernière a été plutôt repensée en termes d'une expansion et transformation des expressions artistiques. Cette tension entre dématérialisation et matérialité occupe une place centrale dans les pratiques artistiques à partir de l'art conceptuel (avec ses différentes déclinaisons dans le Land Art et ses liens avec l'art performatif) et jusqu'à l'époque contemporaine.

Qu'elle regarde vers l'art on non, la littérature américaine post-1960 et extrême contemporaine met en scène des tensions similaires entre l'objet livre et ses possibilités de transformation matérielle. La relation entre la matérialité du livre et la scène performée a occupé des poètes tels que David Antin, John Cage, Jackson MacLow, Steve McCaffery ou, plus récemment, Stacy Doris, Douglas Kearney, Tracie Morris. Les enjeux de la matérialité du texte dans le processus de lecture s'invitent chez plusieurs romanciers et poètes américains du 20<sup>e</sup> siècle en tant qu'auteurs de proto-hypertextes (Charles Bernstein, Robert Coover, William Gass, Susan Howe, Vladimir Nabokov, Thomas Pynchon). Toute une série d'expérimentations romanesques et poétiques récentes (Jen Bervin, Mark Danielewski, Percival Everett, Jonathan Safran Foer) cherche à explorer l'hybridité des textes pris entre matérialité et raréfaction. Cette exploration peut être l'indice d'une réflexion sur la matérialité de la page (poètes minimalistes, héritages de la poésie concrète), pendant que d'autres se posent la question paradoxale de la rematérialisation dans l'espace du livre des textualités numériques (Kenneth Goldsmith, Caroline Bergvall, Allison Parrish, Danny Snelson, ...) dans une esthétique du re- (réappropriation, *repurposing*, recadrage). La question de la dématérialisation se pose avec beaucoup d'acuité dans la littérature électronique et dans les écritures post-digitales produites en réaction aux nouvelles technologies. Même si la rupture n'est pas totale entre le texte imprimé et la littérature digitale, leurs rapports à l'objet livre semblent conduire à des angles d'approches très différents (voir la réflexion de Johanna Drucker sur le livre et les humanités

numériques). La littérature conceptuelle et les pratiques de la performance poétique, en particulier la performance poétique sur le web, se trouvent au centre de la réflexion sur l'objet textuel et sur l'objet livre.

Ces décalages manifestes éclairent toute une constellation de pratiques et de réflexions sur la matérialité dans la littérature américaine du 20<sup>e</sup> siècle et contemporaine, qui méritent d'être conçues et explorées dans leur complémentarité.

Les propositions de communication (300 mots maximum) accompagnées d'une notice biographique (150 mots maximum) doivent être envoyées à [vincent.broqua\[at\]univ-paris8.fr](mailto:vincent.broqua[at]univ-paris8.fr) et [manoles\[at\]unistra.fr](mailto:manoles[at]unistra.fr) avant le 31 janvier 2020.

## **WORKSHOP # 10:**

### **Post-object literature and art in the United States? Materialities of the dematerialized work**

*Vincent Broqua (Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis) and Monica Manolescu (Université de Strasbourg/Institut Universitaire de France)*

This workshop invites papers that deal with the processes of dematerialization/rematerialization of literary and artistic works, and more generally with the relationship between works and materiality.

The notion of "dematerialization," introduced by Lucy Lippard and John Chandler in their article "The Dematerialization of Art" (1968), highlighted a widespread phenomenon in the art of the 1960s, whose conceptual dimension seemed to take precedence over the material object. This notion was formulated simultaneously with a redefinition of objecthood, especially in the debates surrounding minimalism (Donald Judd's "specific objects," Michael Fried's "objecthood"). A few years later, Lippard and Chandler's article was followed by Lippard's *Six Years. The Dematerialization of the Art Object 1966-1972* (1973), in which post-object art was presented in terms of concept and action. Minimalism itself played with the questioning of the art object through its insistence on the phenomenological perception of the on-looker: the object existed insofar as it became an object of experience, and not as an art object in itself. A similar argument came to the fore in performance art: by seeking to produce an "event", performance was coming close to a liberation from the finite object. Even if the notion of "dematerialization" was and still is very influential in art historical debates on post-1966 art, it has undergone critique and revision, since "dematerialization" has never been as radical as it seems and the total disappearance of the object has not occurred. The disappearance of the object has been redefined in terms of the expansion and transformation of artistic expressions. This tension between dematerialization and materiality is central to artistic practices after conceptual art (and in its various prolongations in Land Art and performance art) up to today.

Post-1960 and recent American literature, whether it conceives of itself in relation to the visual arts or not, foregrounds similar tensions between the book as object and its potential for material transformation. The relationship between the materiality of the book and performativity was prominent for poets such as David Antin, John Cage, Jackson MacLow, Steve McCaffery and, more recently, Stacy Doris, Douglas Kearney, Tracie Morris. Issues having to do with materiality are present in the reading processes that characterize several 20<sup>th</sup> century American novelists and poets hailed as authors of proto-hypertexts (Charles Bernstein, Robert Coover, William Gass, Susan Howe, Vladimir Nabokov, Thomas Pynchon). A whole series of recent novelistic and poetic experimentations (Jen Bervin, Mark Danielewski, Percival Everett, Jonathan Safran Foer) seeks to explore the hybridity of texts caught between materiality and rarefaction. This exploration suggests a reflection on the materiality of the page (minimalist poetry, the legacy of concrete poetry), while others address the question of rematerializing digital texts within textual space (Kenneth Goldsmith, Caroline Bergvall, Allison Parrish, Danny Snelson...) in an aesthetics marked by *re* (reappropriation, repurposing, reframing). Dematerialization is an important issue in electronic literature and in

postdigital literature produced in response to new technologies. Even if the break between electronic literature and printed books is not total, their relationship to the book as object seems to invite very different approaches (see Joanna Drucker on the book and digital humanities). Conceptual literature and the practice of poetic performance (online poetic performance in particular) are central to the reflection on textual objects and the book.

All these distinct approaches form a constellation of practices of and reflections on materiality in 20<sup>th</sup> century and contemporary American literature which deserve to be considered and analyzed in their complementarity.

Proposals up to 300 words accompanied by a short bio (up to 150 words) should be sent jointly to [vincent.broqua\[at\] univ-paris8.fr](mailto:vincent.broqua[at]univ-paris8.fr) and [manoles\[at\]unistra.fr](mailto:manoles[at]unistra.fr) by January 31<sup>st</sup> 2020.

---

## **ATELIER 11 :**

### **Atelier Cultures Populaires : SUPERNATURE**

*Danièle André (La Rochelle Université) et Christophe Becker (Université Paris 8 – CRHIA)*

La nature telle que la découvrirent les colons européens en mettant, pour la première fois, le pied sur le sol américain, a immédiatement posé question. En effet, jusqu'à la fin du XVe siècle, les herbiers sont recopiés à partir d'originaux grecs et latins, et ce, sans modification. Leurs illustrations sont habituellement de mauvaise qualité, et peu de savants osent signaler qu'il existe des plantes qui ne sont pas répertoriées par Dioscoride, médecin des armées de Néron. L'idée la plus répandue est alors que la flore, créée par Dieu, est présente de la même manière dans toutes les régions du monde. Les savants identifient les plantes à l'aide de simples listes alphabétiques qui recensent un grand nombre d'espèces connues, mais sont, de toute évidence, incomplètes. Les espèces endémiques à l'Amérique, y compris la faune, posent dès lors problème, puisqu'elles signalent que la croyance en vigueur est manifestement fautive. La pie à bec jaune, le tamia ou encore l'American paddlefish, aussi inoffensifs soient-ils, et de par leur simple présence, remettent en question tout un pan jusqu'ici inébranlable de la *doxa* religieuse.

Ce premier constat indique que les sciences naturelles ont un fond idéologique, et non plus seulement scientifique, biologique. Aujourd'hui encore, la nature ne peut se départir de tractations politiques et économiques. L'administration Trump a ainsi aidé à défaire les lois sensées protéger la biodiversité – assouplissement de l'*Endangered Species Act* de 1973 ; révocation de la dérogation de la Californie sur les normes de pollution automobile – et continue à nier la question du réchauffement climatique en dépit de la multiplication des rapports alarmistes du GIEC ou de la NASA.

En refusant d'entendre la parole scientifique et en tentant de décrédibiliser le discours écologiste volontiers tronqué ou caricaturé, l'Humanité, l'Amérique en tête, pose nettement la question d'une planète où l'être humain n'aurait plus sa place et serait, finalement, condamné à disparaître comme tant d'autres espèces avant lui. Une autre histoire nous attend donc. Après l'anthropocène et le triomphe du génie industriel, une période où la faune et la flore, débarrassées de leur principal adversaire, pourrait de nouveau croître, augmenter, et évoluer vers de nouvelles formes par le biais de facteurs endogènes ou exogènes.

Loin d'une fin du monde annoncée, cette période post-historique, par définition post-humaine, amène de nombreux auteurs à s'interroger sur la place de l'Homme sur notre planète. Margaret Atwood, par exemple, qui imagine un monde où les organismes génétiquement modifiés règnent sur une terre débarrassée de la quasi-totalité des individus – la trilogie *Oryx and Crake* (2009 – 2013) –, Jeff VanderMeer qui s'inspire de son périple au St. Marks National Wildlife Refuge en Floride pour échafauder une « Area X » dont l'écosystème est une énigme impossible à déchiffrer pour les naturalistes – la trilogie *Southern Reach* (2014)

Plusieurs questions se posent dorénavant :

- Peut-il exister une civilisation sans l'Homme ?
- Quel rapport entretient la post-nature avec la notion d'apocalypse (*ἀποκάλυψις*), concomitamment destruction et révélation ? (*The Genocides* de Thomas M. Disch, 1965)
- Quelle forme prendra la biodiversité de demain ? (*Mother of Storms* de John Barnes, 1994 ; le comic book *Trees* de Warren Ellis 2014/6).
- Que dit la post-nature de notre incapacité à comprendre notre propre environnement ? (Le comic book *Oblivion Song* de Robert Kirkman 2018/9).
- Quelle place laisse la post-nature à l'Humanité ? Le surclassement de l'Homme par la nature doit-il forcer ce dernier à évoluer vers une forme finalement adaptée à la nouvelle écologie, ou le laisser dévoluer ? (*The Sheep Look Up*, John Brunner, 1972). Quelle peut être la réaction de l'Humanité face à l'apparition de nouvelles espèces, et au signalement de son propre déclin ?
- Quel rôle la culture populaire a-t-elle dans notre relation à la nature et à la post-nature ? Pour Selin Kesebir et Pelin Kesebir depuis les années 1950 la nature est beaucoup moins présente dans les œuvres de la culture populaire (films, chansons, fictions, etc.), ce qui montre et renforce la rupture entre l'être humain et son environnement naturel. Par ailleurs, certains chercheurs (telle Lauren Holt) s'intéressent aux spécimens considérés comme post-naturels, comme on peut les voir à *The Center for PostNatural History*, et des artistes, tels que Vincent Fournier, imaginent d'autres créatures post-naturelles (White Fennec, Rain Bird, etc.).

Ancré dans une perspective transdisciplinaire, l'atelier est ouvert à toutes les approches qui permettront d'interroger les enjeux inhérents au thème proposé.

Les interventions peuvent se faire indifféremment en français ou en anglais, avec une préférence pour l'anglais quand cela est possible. Les propositions pourront mettre en avant conjointement différents champs d'études, de cadres théoriques et d'approches.

Les propositions (entre 300 à 500 mots environ) et une courte biographie sont à envoyer conjointement à : Christophe Becker ([fcaranetti@yahoo.com](mailto:fcaranetti@yahoo.com)) et Danièle André ([daniele.andre@univ-lr.fr](mailto:daniele.andre@univ-lr.fr)) pour le 31 janvier 2020 au plus tard.

## **WORKSHOP # 11:**

### **Popular Culture Workshop : SUPERNATURE**

*Danièle André (La Rochelle Université) and Christophe Becker (Université Paris 8 – CRHIA)*

The Nature the European colonists were faced with on their landing on the American soil was from the start problematic. Indeed, up until the end of the 15<sup>th</sup> century, herbaria were copied from Greek and Latin originals without any changes. Their botanical illustrations were most of the time of poor quality, and few scientists dared say there were plants Pedanius Dioscorides, a physician traveling throughout the Roman Empire with Emperor Nero's army, had not listed. The most widely spread idea at the time was that flora had been created by God and was evenly distributed across the Earth's surface. The scientists identified plants thanks to simple alphabetical lists that were obviously not comprehensive. The plant and wildlife species endemic to America were thus problematic because they clearly proved the common belief wrong. The yellow-billed magpie, the chipmunk or the American paddlefish were maybe harmless, but their very existence called into question a whole section of what was an unshakeable religious common belief.

It is clear from this first observation that natural sciences are also based on ideology and not only on science and biology. Even nowadays, Nature cannot be dealt with without political and economic bargaining. The Trump administration has helped defeat the laws that were supposed to protect biodiversity – it has weakened the Endangered Species Act of 1973; it has revoked

California's authority to set stricter auto emissions rules – and still negates global warming despite the many alarmist reports from the IPCC or the NASA.

While constantly refusing to listen to the scientific community and trying to destroy the credibility of an ecological discourse that is now biased or caricatured, Humanity, and America in particular, hints at a planet where human beings would not be welcome anymore and would be condemned to disappear like so many species before them. A new (hi)story is about to start: After the Anthropocene and the triumph of human beings' industrial genius, a period when flora and fauna, now finally rid of humanity, can grow again and evolve towards new forms through both endogenous and exogenous factors.

This post-historical era (post-human by definition) does not announce the end of the world. Instead it incites writers to question the role and situation of human beings on Earth. Margaret Atwood, for instance, imagines a world where genetically-modified organisms rule the planet then finally rid of most people (*The Ory and Crake* trilogy from 2009 to 2013), Jeff Vandermeer remembers his trip to St. Marks National Wildlife Refuge in Florida to dream up "Area X" whose ecosystem is an enigma that remains impenetrable to naturalist (*The Southern Reach* trilogy, 2004).

Several questions arise:

- Can civilization exist without Humanity?
- What is the link between post-nature and the notion of apocalypse, destruction as well as revelation (*The Genocides* by Thomas M. Disch, 1965).
- What is the form of tomorrow's biodiversity? (*Mother of Storms* by John Barnes, 1994; the comic book *Trees*, by Warren Ellis, 2014/6).
- What does the concept of post-nature say about our incapacity to understand our own environment? (the comic book *Oblivion Song* by Robert Kirkman, 2018/9).
- What is the role of popular culture in our relation to nature and post-nature? According to Selin and Pelin Kesebir, since the 1950s, nature has become less present in works of popular culture (films, songs, novels...), which shows and reinforces the break between human beings and their natural environment. Moreover, some academics (such as Lauren Holt) are interested in species considered post-natural, such as those that can be seen at *The Center for PostNatural History*, and artists, such as Vincent Fournier, imagine other post-natural creatures (White Fennec, Rain Bird, etc.).
- Which role does post-nature leave to mankind? Human beings have been overrun by Nature but does this mean we have to evolve to adapt to the new ecological niche, or will we be led to devolve? (*The Sheep Look Up*, John Brunner, 1972). How can mankind react to the existence of new species and to its obvious decline?

In a transdisciplinary perspective, the workshop is open to all approaches which may further the understanding of these questions. Proposals may put forward different fields of study and theoretical frameworks and approaches.

Proposals (from 300 to 500 words approximately) and a short biography are to be sent to both Christophe Becker ([fcaranetti@yahoo.com](mailto:fcaranetti@yahoo.com)) and Danièle André ([daniele.andre@univ-lr.fr](mailto:daniele.andre@univ-lr.fr)) for January 31<sup>st</sup> 2020 at the latest.

---

## **ATELIER 12:**

### **« Hyphenated literatures » : nouvelles identités américaines**

*Maud Bougerol (Université de Rouen) et Anne-Laure Tissut (Université de Rouen)*

Depuis la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle font leur entrée dans les lettres américaines une pluralité de littératures « à trait d'union » : asiatico-américaines, chicanos, « native American », pour

l'essentiel, venant renforcer et en diversifiant le champ des voix dites minoritaires dans les lettres états-uniennes, où elles rejoignent le concert déjà fourni des œuvres afro-américaines. Les secousses politiques ajoutent à la polyphonie d'autres tonalités encore, venues du Moyen-Orient (Jamil Jan Kochai), des Balkans (Aleksandar Hemon, Ammiel Alcalay), ou encore d'Inde (Kanishk Tharoor). Phénomène relativement neuf dans les milieux de l'édition, cette ouverture de la littérature de langue américaine peut aussi être envisagée comme une descendance de l'idéal du « melting pot », une variation façonnée au gré de l'évolution historique, et qui rendrait justice aux singularités culturelles.

Grand nombre de ces œuvres sont animées d'un double mouvement : une revendication d'appartenance à la nation américaine s'accompagne d'un élan contestataire ou du moins critique envers une vision culturelle monolithique les cantonnant à une forme d'exotisme, vision ainsi retravaillée de l'intérieur par des textes qui adoptent et adaptent la langue dominante pour donner à entendre des voix minoritaires. Ainsi une révision du discours officiel de l'Histoire s'opère-t-elle souvent à travers cette multiplicité de voix plus ou moins ouvertement dissidentes.

Ces courants (si tant est que l'ensemble de ces œuvres relevant d'une pluri-appartenance puisse se regrouper en courants, au-delà de leurs caractéristiques et de leurs identités singulières) produisent-ils un éclatement de la littérature états-unienne ou posent-ils les jalons d'une unité à venir, en contribuant à la recherche d'un équilibre plus respectueux de la diversité du pays et de sa population ? Donnent-ils à entendre une injonction lancée aux États-Unis, ainsi rappelés à leur vocation démocratique et à leur tradition d'accueil ? S'inscrivent-ils dans la tradition du mythe de la Frontière, auquel ils donnent de nouvelles formes, en participant à cette dynamique états-unienne de limites toujours repoussées, qu'elles soient d'ordre géographique ou symbolique ?

Dans cet atelier, l'on souhaite privilégier l'étude des forces venant travailler la langue et les représentations des cultures pour remettre en question la conception de l'identité états-unienne. On pourra s'attacher à l'usage souvent ironique fait des clichés (Percival Everett), au détournement et à l'appropriation des genres et catégories littéraires (Maxine Hong Kingston et, dans une certaine mesure, Azareen Van der Vliet Oloomi), à l'invention d'un anglais américain mâtiné d'autres langues (le chinois chez Karen Tei Yamashita, l'espagnol chez Junot Diaz), à l'élaboration de mythes hybrides, reprenant la tradition de la Frontière en y intégrant des éléments autochtones (chez N. Scott Momaday, entre autres et, de manière oblique, chez Hernan Diaz) ou encore à la réécriture de l'Histoire américaine du point de vue de ses victimes (Viet Than Nguyen). Les notions d'origine et d'appartenance pourront être explorées, ainsi que la distinction théorisée par Werner Sollors, entre « consent » et « descent », pour envisager le dépassement de cette vision dualiste vers des voies plus nuancées, et surtout des processus plus que des postures figées ; les problématiques liées à l'écriture dans une langue non maternelle, et les enjeux notamment politiques de la traduction constituent d'autres pistes d'exploration possibles, de même que les notions de territoire, d'ancrage, d'héritages et d'exil.

On s'interrogera sur les modalités d'intégration (ou non) de ces œuvres hybrides dans une tradition états-unienne et sur leur participation à l'invention d'une post-Amérique encore à définir, qu'elle soit appréhendée comme aspiration pure ou comme une réalité en passe de se concrétiser. Ce faisant, l'on pourra étendre la réflexion aux notions de canon et d'histoire littéraires : comment se transmettent les influences et s'opèrent mariages et croisements ? Les victimes et les vaincus de l'Histoire finissent-ils par retrouver une voix selon des modalités poétiques ou artistiques, peut-être seules capables de dépasser la violence de l'indicible ?

Les propositions de communications (500 mots maximum), assorties d'une brève notice biographique, sont à envoyer avant le 31 janvier 2020 conjointement à Maud Bougerol (ERAC, EA4705, [maud.bougerol@gmail.com](mailto:maud.bougerol@gmail.com)) et Anne-Laure Tissut (Université de Rouen, ERAC, EA4705, [altissut@yahoo.fr](mailto:altissut@yahoo.fr))

## **WORKSHOP # 12:**

### **“Hyphenated literatures”: new American identities**

*Maud Bougerol (Université de Rouen) and Anne-Laure Tissut (Université de Rouen)*

A plurality of “hyphenated literatures” have been entering American Letters since the second half of the 20<sup>th</sup> century: Asian-American, Chicano, Native American literatures, mostly, coming to widen and diversify the field of so-called minority voices, thus adding to the already large concert of Afro-American voices. Political crises keep adding new tunes to the polyphony, coming from the Middle East (Jamil Jan Kochai), the Balkans (Aleksandar Hemon, Ammiel Alcalay), or from India (Kanishk Tharoor). A relatively new phenomenon in the publishing milieu, such opening of American-English Literature may also be envisaged as an evolution of the ideal of the “melting-pot”, shaped by the course of history, and that would do justice to cultural singularities.

A great number of those works are animated by a double impulse: while claiming their belonging to the American nation, they also question and criticize a monolithic cultural vision relegating them to instances of the exotic. Said vision is challenged and refashioned from the inside, by texts that both adopt and adapt the dominant language to let minority voices be heard. Such multiplicity of more or less openly dissident voices thus works to revise the official discourse of History.

Do the currents formed by these works – if one may admit that they come together into currents beyond their singular identities and features – bring about an explosion of the United States’ literature or do they lay the foundations of a unity to come, by contributing to the quest of a more respectful balance doing justice to the diversity of the country and its population? Do they launch an injunction to the U.S., thus reminded of their democratic calling and welcoming tradition? Do they continue the Frontier tradition, giving it new forms by taking part in these American dynamics of ever pushing the limits, be they geographical or symbolical?

This workshop will lay the emphasis on the various forces coming to work on language and cultural representations so as to question the conception of North American identity. Studies may focus on the often ironical use of clichés (Percival Everett), the transformation and appropriation of literary genres and categories (Maxine Hong Kingston and, to a certain extent, Azareen Van der Vliet Oloomi); the invention of an American English merging with other languages (Chinese for Karen Tei Yamashita, Spanish for Junot Diaz), the elaboration of hybrid myths taking up the Frontier tradition into which native elements are integrated (N. Scott Momaday, among others, and, in a more oblique fashion, Hernan Diaz); or the rewriting of American History from its victims’ points of view (Viet Than Nguyen). The notions of origin and belonging may be explored, as well as the distinction theorized by Werner Sollors, between “consent” and “descent,” the better to go beyond such dualism towards more nuanced visions, and above all towards processes rather than frozen postures. The questions related to writing in a non-maternal tongue, as well as the political – among others – stakes of translating open out other paths to the analysis, or again the notions of territory, anchoring, heritage and exile.

The integration of such hybrid works into a North American tradition will be addressed, as well as their taking part in the invention of a yet-to-be-defined post-America, be it envisaged as a sheer aspiration or as a reality about to be concretized. Reflections may be extended to the notions of literary canon and history: how are influences passed on and marriages and cross-fertilizations achieved? Do the victims and vanquished of History eventually find a voice according to poetic and artistic modalities, that may be the only ones able to go beyond the violence of the unsayable?

Abstracts (of 500 words maximum) should be sent by January 31<sup>st</sup> 2020, together with a short biographical note, both to Maud Bougerol (Université de Rouen, ERIAC, EA4705, [maud.bougerol@gmail.com](mailto:maud.bougerol@gmail.com)) and Anne-Laure Tissut (Université de Rouen, ERIAC, EA4705, [altissut@yahoo.fr](mailto:altissut@yahoo.fr)).

---



## **ATELIER 13 :** **Une Amérique post-libérale ?**

*Jean-Marie Ruiz (Université Savoie Mont Blanc) et Mokhtar Ben Barka (Université Polytechnique Hauts-de-France)*

À beaucoup d'égards l'histoire des Etats-Unis se confond avec celle du libéralisme, qu'il soit économique ou politique. Dès le début, les treize colonies ont intégré les « libertés anglaises » et déclaré leur indépendance dans le but affiché de faire de l'Amérique un sanctuaire de ces libertés. Comme Louis Hartz l'a notamment souligné, l'absence de féodalité et le rapport distancié aux autorités tutélaires de la métropole ont favorisé l'émergence d'une société où l'initiative individuelle jouissait d'une liberté inégalée. Initialement tentés par le républicanisme classique, les Américains ont dès 1787 définitivement orienté la République fédérale dans une perspective libérale en adoptant une Constitution dont le but explicite était de protéger l'individu de tout pouvoir tyrannique. D'emblée doté de tous les attributs d'un État de droit - séparation et équilibre des pouvoirs, Déclaration des droits et prérogatives limitées - le gouvernement fédéral états-unien représentait la première expérience de démocratie libérale, que le fédéralisme rendait compatible avec l'expansion continentale. Par la suite, l'essor des Etats-Unis sur la scène internationale et l'avènement du « siècle américain » permirent à la république fédérale de façonner un nouvel ordre mondial résolument libéral, fondé sur le libre-échange et le multilatéralisme.

A l'évidence, l'élection de Donald Trump marque une rupture « illibérale », pour reprendre un terme emblématique de notre époque de chaque côté de l'Atlantique. Non seulement Trump ne souhaite pas promouvoir le libéralisme dans le monde, mais il soutient clairement ses adversaires et semble déterminé à détruire toutes les bases de l'ordre international libéral pourtant érigé par les Etats-Unis au sortir de la deuxième guerre mondiale. Au sein de son propre pays, Trump apparaît comme un adversaire résolu de l'état de droit par ses violentes attaques contre tout ce qui représente un contrepouvoir, que ce soit la presse, ses opposants politiques ou les autres pouvoirs fédéraux ou locaux. Le changement qu'il incarne est si brutal et si soudain que la question – qui aurait été saugrenue il y a encore peu de temps – se pose désormais de savoir si le trumpisme n'a pas précipité les Etats-Unis dans une ère post-libérale.

Toute communication susceptible d'infirmer ou de confirmer cette hypothèse est la bienvenue. Trois domaines de la politique trumpienne, éventuellement dans une perspective comparatiste, semblent notamment pertinents: sa politique étrangère (plus particulièrement la place de la promotion de la démocratie), ses atteintes à l'état de droit et à l'ordre constitutionnel étatsuniens, et celles concernant l'ordre international libéral.

Merci d'envoyer une proposition de 250 à 300 mots, rédigée en anglais ou en français, accompagnée d'une courte notice biographique, avant le 31 janvier 2020 à Jean-Marie Ruiz ([jean-marie.ruiz@univ-smb.fr](mailto:jean-marie.ruiz@univ-smb.fr)) et à Mokhtar Ben Barka ([mokhtar.benbarka@uphf.fr](mailto:mokhtar.benbarka@uphf.fr))

## **WORKSHOP # 13:** **A Post-liberal America?**

*Jean-Marie Ruiz (Université Savoie Mont Blanc) and Mokhtar Ben Barka (Université Polytechnique Hauts-de-France)*

In many ways, the history of liberalism - both political and economic - and the history of the United States have been intertwined. From the very beginning, “English liberties” have shaped the white colonial societies, and the latter have declared their independence with the avowed aim of

making America a sanctuary for these liberties. As Louis Hartz emphasized a few decades ago, the lack of feudalism and distance from London have created societies that required and valued individual initiative. Though initially in favor of classical republicanism, Americans have put their federal republic on a firm liberal track by adopting a Constitution aimed at protecting individuals from the twin tyrannies of the state and the majority. Endowed with all the attributes of the rule of law - separation and balance of powers, a (belated) bill of rights and limited prerogatives - the federal government created in 1787 represented the first experiment in liberal democracy, and one that federalism made compatible with continental expansion. Later on, the rise of the US and the advent of an “American century” allowed the Federal republic to expand its influence overseas and shape a new, liberal world order, based on free-trade and multilateralism.

Obviously, Trump’s election represents an “illiberal” departure. Not only has Trump utterly failed to promote liberalism abroad but he has openly supported its foes, and seems determined to destroy the liberal international order the United States have built in the wake of WW2. In his own country, he has also consistently tried to undermine the rule of law and checks and balances mechanism by attacking the press, his political opponents or other federal or state powers. The brutal and sudden change he embodies is so profound and far-reaching that we may appropriately ask ourselves if America has not become, or is not about to become, a post-liberal nation.

This panel welcomes contributions discussing that proposition, either to confirm or contradict it. Three main policy areas seem particularly relevant, possibly in a comparative perspective: Trump’s foreign policy (especially the promotion of liberal or illiberal democracy); the impact of his policy on the rule of law and liberal democracy in the United States; the consequences of his policy on the liberal international order.

Please submit your proposals (250-300 words abstracts) with a short bio before January 31<sup>st</sup>, 2020 to Jean-Marie Ruiz ([jean-marie.ruiz@univ-smb.fr](mailto:jean-marie.ruiz@univ-smb.fr)) and Mokhtar Ben Barka ([mokhtar.benbarka@uphf.fr](mailto:mokhtar.benbarka@uphf.fr))

---

## **ATELIER 14 :**

### **Le Post-apocalyptique : quelles modalités de représentation sur le petit et grand écran ?**

*AM Paquet-Deyris (Université Paris Nanterre) & G. Menegaldo (Université de Poitiers)*

L’ère de l’apocalypse est, et a été en effet, l’une des questions les plus abordées dans les médias : les variations sur la fin des temps au cinéma et dans le médium sériel s’imposent désormais de façon quasi systématique depuis le traumatisme majeur du 11 septembre 2001 et les adaptations et créations se multiplient contribuant à dégager une sous-catégorie « apocalyptique » au sein du genre fantastique au statut ambigu entre critique de la gestion actuelle de la crise climatique, socio-économique ou politique dans un système de grande consommation et productions culturelles très rentables pour les scénaristes, réalisateurs, producteurs et diffuseurs, de la chaîne publique à la chaîne câblée ou la plateforme de vidéo à la demande comme Netflix ou Hulu cherchant précisément à masquer l’absence d’efforts à grande échelle faits pour y remédier.

On s’attachera à explorer les stratégies de représentation de la catastrophe apocalyptique dans des films comme *Twelve Monkeys* (Terry Gilliam, 1995), *Children of Men* (Alfonso Cuarón, 2006), *The Road* (John Hillcoat, 2009) adapté du roman éponyme de Cormac McCarthy (2006), le blockbuster *Mortal Engines* (Christian Rivers, 2018), ou encore des séries télévisées comme *The 100* (Jason Rothenberg, 2014- , CW), *The Walking Dead* (Frank Darabont & Robert Kirkman, 2010- , AMC) ou *The Leftovers* (Damon Lindelof, 2014-17, HBO) et *Game of Thrones* (David Benioff et D. B. Weiss, 2011-19, HBO), leurs modes d’inscription à l’écran des figures et lieux apocalyptiques et des créatures qu’ils génèrent, ainsi que de leurs tactiques de survie et de remédiation – ou absence de

remédiation et d'espoir qui renverraient à diverses interprétations souvent contradictoires de la société mondialisée actuelle.

Quelle fonction (narrative) ces récits fondés sur une mise en scène systématisée d'éléments perturbateurs majeurs faisant obstacle au retour à un état relatif d'ordre et d'harmonie, remplissent-ils ? Quelles projections du nouvel ordre socio-politique instauré par Donald Trump à partir de janvier 2017 ces séries américaines annoncent-elles par exemple ?

Les propositions de communications (25mn maximum) d'une page ou moins sont à envoyer *conjointement* à : Anne-Marie Paquet-Deyris, [apaquet-deyris@parisnanterre.fr](mailto:apaquet-deyris@parisnanterre.fr) & Gilles Menegaldo, [gilles.menegaldo@wanadoo.fr](mailto:gilles.menegaldo@wanadoo.fr) ainsi qu'une courte biographie de 5 à 6 lignes, le 31 janvier 2020 au plus tard.

## **WORKSHOP # 14:**

### **Postapocalyptic Fiction: What Modes of Representation on the Big and Small Screens?**

*AM Paquet-Deyris (Université Paris Nanterre) & G. Menegaldo (Université de Poitiers)*

The apocalyptic era is one of the most hotly-debated issues in the media. Variations on the end of times on film and in TV series are now everywhere to be found ever since the major trauma of 9/11. As a consequence, adaptations and new creations are flourishing hence contributing to the creation of a new apocalyptic sub-category within the larger category of the supernatural genre. Its status is highly ambiguous in between critique of the current management of the climate, socio-economic and political crisis in a context of mass-consumption and cultural productions which are highly profitable for the screenwriters, directors, producers and distributors, on public networks to cable channels and VOD platforms such as Netflix and Hulu. Interestingly, the latter mostly try to obfuscate the absence of any real efforts to remedy the crisis.

This workshop will deal with the representational strategies of the apocalyptic disaster in films such as *Twelve Monkeys* (Terry Gilliam, 1995), *Children of Men* (Alfonso Cuarón, 2006), *The Road* (John Hillcoat, 2009) adapted from Cormac McCarthy's 2006 eponymous novel or the blockbuster *Mortal Engines* (Christian Rivers, 2018), as well as shows like *The 100* (Jason Rothenberg, 2014- , CW), *The Walking Dead* (Frank Darabont & Robert Kirkman, 2010- , AMC) or *The Leftovers* (Damon Lindelof, 2014-17, HBO) and *Game of Thrones* (David Benioff et D. B. Weiss, 2011-19, HBO). It will explore their modes of inscription of apocalyptic figures and locations and of the types of creatures these opuses create, as well as their survival and remedial strategies or, on the contrary, absence of remediation and hope, which echoes various conflicting interpretations in the current globalized society.

Which functions do these narratives fulfill when rooted in a systematized staging of the major disruptive factors preventing the return to a state of relative order and harmony? For instance which inscriptions of the new socio-political order brought about by Donald Trump from January 2017 onward do these contemporary American films or TV series materialize on screen ?

One page (or less) proposals for papers of 25mn are to be sent *conjointly* to : Anne-Marie Paquet-Deyris, [apaquet-deyris@parisnanterre.fr](mailto:apaquet-deyris@parisnanterre.fr) & Gilles Menegaldo, [gilles.menegaldo@wanadoo.fr](mailto:gilles.menegaldo@wanadoo.fr) by January 31st 2020 at the latest, along with a short bio (5-6 lines).

---

## ATELIER 15 :

### « The Post-Welfare State » : Les devenir de la solidarité dans les États-Unis contemporains

Marion Douzou (Université Lyon 2) et Elisabeth Fauquert (Université Paris I)

Depuis deux décennies, le concept de « post-welfare state » suscite un engouement certain dans le monde universitaire. Ce concept présuppose que l'État-providence du 20<sup>ème</sup> siècle, c'est-à-dire l'ensemble des responsabilités qui incombent à l'État pour assurer le bien-être économique et social de ses citoyens, est l'objet de transformations profondes et rapides. En effet, les dirigeants politiques et les partisans de réformes sociales semblent être à la croisée des chemins, en ce qu'ils sont investis de la difficile responsabilité de trouver un équilibre entre l'État-providence dont ils ont hérité et des exigences en constante évolution pour les prestations sociales. Les causes (et les tensions) au cœur du « post-welfare state » et la redéfinition des solidarités peuvent se décliner en trois grandes catégories.

La première série de causes est liée aux changements dans le marché du travail. Dans un pays où la protection sociale n'est ni universelle ni afférente à la citoyenneté, les transformations autour de l'emploi (résultats de la mondialisation, des crises économiques et de l'austérité) ont soulevé de nombreux dilemmes quant à la meilleure manière de refaçonner et de repenser les structures de solidarité. Paul Pierson a par exemple identifié plusieurs « changements post-industriels » qui auraient causé de fortes pressions sur les États-providence parvenus à maturité. Ces changements structurels ont créé de nouveaux défis aux dirigeants politiques aussi bien qu'aux partisans des réformes sociales (Pierson, 2001).

La seconde série de causes est liée aux transformations idéologiques. Le basculement d'un paradigme Keynésien à un paradigme néolibéral de protection sociale a été amplement étudié. A partir des années 1960, les deux pierres angulaires de la légitimité de l'État-providence – la légitimité de l'intervention de l'État et la fiscalité – ont été la cible d'attaques répétées. Ces dernières ont été menées par une coalition *ad hoc* qui inclut le libertarianisme, la Nouvelle Droite, le conservatisme social et fiscal, le monde des entreprises et les *think tanks*. Cette coalition a soutenu l'idéal d'un État limité, de dépenses sociales restreintes et a encouragé un retour du volontarisme et de la responsabilité locale dans la prise en charge sociale. Le désengagement de l'État-providence a créé un terrain hostile pour les réformateurs : en « affamant la bête de l'État fédéral », les programmes sociaux sous-financés sont apparus inefficaces ce qui a justifié en retour un désengagement public redoublé ; en parallèle la fiscalité monétariste soutenue par le Parti républicain (baisser les impôts des plus riches) a réduit les ressources publiques nécessaires au soutien ou à la création de nouveaux programmes, ajoutant aux dilemmes des réformateurs.

La troisième et dernière catégorie de causes est liée aux transformations politiques. Historiquement, le Parti démocrate a défendu un État-providence plus généreux que le Parti républicain. Cependant, le réalignement progressif du Parti démocrate vers le centre de l'échiquier politique a rendu la défense des systèmes sociaux hérités du passé plus difficile. Alors que des *entitlement programs* comme Social Security et Medicare continuent à bénéficier d'une certaine protection de l'élite politique, les programmes d'aide sociale et plus généralement les minima sociaux ont été considérablement affaiblis sous les gouvernements démocrates comme républicains (Daguerre, 2017). Le gouvernement Obama a tenté de réhabiliter à la fois l'État et la fiscalité mais a été pour cela attaqué sans relâche comme en atteste la bataille autour de l'adoption et de la mise en œuvre de l'*Affordable Care Act*.

Le but de notre panel serait d'étudier les trajectoires de la solidarité ainsi que les redéfinitions du contrat social des États-Unis contemporains. Ce champ de recherche paraît porteur pour plusieurs raisons.

Premièrement, étudier le « post welfare state » aux États-Unis est important pour des raisons scientifiques. Historiquement, les États-Unis ont été conceptualisés comme un pays naturellement versé dans l'individualisme et l'autonomie personnelle. De nombreux chercheurs comme Judith Agassi (1991), Theda Skocpol (1992), Christopher Howard (1997), Laura Jensen (2003), et

Suzanne Mettler (2011) ont tenté de mettre ces analyses culturalistes et euro-centristes en perspective. Ce que ces chercheurs·se·s montrent c'est que les États-Unis n'ont jamais été hostiles à l'idée d'une protection sociale ou de la solidarité. Ils et elles rendent compte du développement d'un État-providence « caché » très étendu, mais dont les protections sociales sont invisibles de leurs bénéficiaires. De ce point de vue, il pourrait être intéressant d'analyser dans quel mesure le concept de « post welfare-state » est euro-centré et s'il est pertinent dans le contexte états-unien.

Deuxièmement, l'étude du « post welfare state » aux États-Unis nous paraît utile en ce qu'elle permettrait d'affiner notre compréhension des trajectoires actuelles de l'histoire des idées. Dans le paysage politique ultra polarisé contemporain, au moins deux chemins de solidarité distincts se sont dessinés. Dans le sillage de F. Hayek dans *La route de la servitude* et B. Goldwater et sa défense du volontarisme dans *The Conscience of a Conservative*, beaucoup de conservateurs défendent l'idée selon laquelle l'État-providence détruit le tissu économique et social.

En parallèle, de nouvelles voix ont appelé de leurs vœux une renaissance de la protection sociale sur fond d'inégalités socio-économiques records caractéristiques du nouveau "Gilded Age". Des chercheurs comme Jacob Hacker et Paul Pierson mènent une bataille contre ce qu'ils appellent « l'amnésie états-unienne » (2016), liant la guerre contre l'État à l'explosion des inégalités, que l'État-providence n'a plus les ressources ni les moyens de combattre. La société civile et les dirigeants politiques ont également été les vecteurs d'une redéfinition programmatique du contrat social états-unien : des mouvements sociaux comme *Fight For Fifteen* ou la défense d'une assurance maladie universelle (soutenue notamment par Bernie Sanders) attestent des attaques menées contre un *status quo* profondément inégalitaire.

Il faut noter que cette distinction schématique entre les conservateurs et les progressistes ne rend pas compte du chevauchement de ces deux pôles qui s'explique par la protection catégorielle, inscrite au cœur de l'État-providence états-unien. Ainsi, la protection sociale catégorielle a créé des situations dans lesquelles les Tea Parties et le candidat Donald Trump ont défendu des programmes sociaux populaires comme *Social Security* et *Medicare*, tout comme des réformateurs politiques qui se revendiquaient du progressisme.

Troisièmement, ce panel pourrait être l'opportunité de réfléchir collectivement à l'avenir de la solidarité dans le sillage de la crise financière de 2008 : l'essor de la *gig economy* et des travailleurs précaires, le déclin du taux de syndicalisation et l'érosion de la protection sociale sont quelques-unes des questions qui nécessitent d'être analysées, dans un pays qui a historiquement lié la protection sociale au travail.

Les contributions qui explorent les thèmes suivants sont les bienvenues : l'avenir de la protection sociale, le nouveau volontarisme, la philanthropie, les *faith-based initiatives*, le déclin du taux de syndicalisation, l'avenir des *entitlement programs*, la solidarité dans la *gig economy*, l'influence des réseaux d'expertise dans la redéfinition des priorités sociales, les aides sociales pour les travailleurs précaires, la pensée socialiste dans les États-Unis contemporains.... Si le but de ce panel est avant tout de se focaliser sur les redéfinitions de l'État-providence états-unien dans les années 2000 et 2010, nous accepterons également des propositions qui offrent une perspective historique sur ce sujet.

Les propositions d'une page environ ainsi qu'une courte biographie de l'auteur ou de l'autrice sont à envoyer avant le 31 janvier 2020 à Marion Douzou : [m.douzou@univ-lyon2.fr](mailto:m.douzou@univ-lyon2.fr) et Elisabeth Fauquert : [elisabeth.fauquert@univ-paris1.fr](mailto:elisabeth.fauquert@univ-paris1.fr)

## **WORKSHOP # 15:**

### **The post-welfare state: Trajectories of solidarity in contemporary America**

*Marion Douzou (Université Lyon 2) and Elisabeth Fauquert (Université Paris I)*

Over the past two decades, the concept of a “post-welfare state” has gained significant traction in academia. This concept presupposes that the 20<sup>th</sup> century US welfare state, that is the collection of responsibilities that befall on the state to ensure the social and economic welfare of its citizens, is undergoing rapid and deep transformations. Indeed, US social reformers and political leaders seem to have come to a crossroads, at which they are tasked with the arduous responsibility to strike a balance between the inherited welfare state and ever-changing demands for social provision. The causes (and strains) at the heart of the advent of the US “post-welfare state” and the redefinition of solidarity fall within three broad categories.

The first set of causes has to do with the changes in the labor market. In a country in which social protection is neither dependent on citizenship nor universal, disruptions in employment (induced by globalization, economic crises and austerity), have raised numerous dilemmas on the best course to reshape and rethink the structures of solidarity. Paul Pierson identified several “post-industrial shifts” which have caused severe pressures on “mature” welfare states: the shift from manufacturing to services; the maturation of governmental commitments; the transformation of household structures, and population ageing. These structural changes have created renewed challenges for political leaders and social reformers alike (Pierson, 2001).

The second category of causes has to do with ideological transformations. The shift from a Keynesian to a neoliberal paradigm of social protection has been amply documented. From the 1960s onward, the two cornerstones of the legitimacy of the welfare state, the legitimacy of state intervention and fiscality, have been the object of repeated attacks. The latter were waged by an *ad hoc* coalition of forces which include libertarianism; the New Right; social and fiscal conservatism; the business community and *think tanks*. This coalition has supported limited government, limited social expenditures, and encouraged a return to voluntarism and local responsibility in social provision. The retrenchment of the welfare state has created a hostile terrain for reformers: by “starving the federal beast”, underfunded social and welfare programs appeared inefficient, which, in turn, justified more public retrenchment; in parallel, the monetarist fiscal policy supported by the Republican party (cutting taxes on the wealthy) reduced the public resources needed to support or create new programs, furthering the dilemmas of social reformers.

The third and last category of causes have to do with political transformations. The Democratic party has historically defended a more robust welfare state than the Republican party. However, the gradual realignment of the Democratic party towards the center of the political chessboard has made the defense of inherited social solidarity arrangements more difficult. While “entitlement programs” such as Social Security and Medicare still enjoy some degree of protection from the political elite, welfare programs and more generally the US safety net has eroded considerably both under democratic and republican administrations (Daguerre, 2017). The Obama administration has attempted to rehabilitate both the state and fiscality, but was relentlessly attacked for doing so, as the battle surrounding the adoption and implementation of the *Affordable Care Act* testifies.

The aim of the proposed panel would be to study the trajectories of solidarity and the redefinitions of the social contract in the contemporary United States. This field of inquiry seems topical for various reasons.

Firstly, studying the US “post welfare state” matters for scientific reasons. The US has historically been conceptualized as a “social laggard”, a country naturally bent on individualism and self-reliance. Many US scholars such as Judith Agassi (1991), Theda Skocpol (1992), Christopher Howard (1997), Laura Jensen (2003) and Suzanne Mettler (2011) have attempted to put these culturalist and eurocentric analyses to the historical and structural test. What these scholars show is

that the US was never hostile to the idea of social protection and solidarity; they account for the development of a “hidden”, “submerged” US welfare state which is very large, but whose social provisions are almost invisible to their beneficiaries. From this perspective, it might be interesting to analyze to what extent the concept of “post-welfare state” is Eurocentric, and to what extent it applies to the US context.

Secondly, studying the US “post welfare state” matters because it would refine our understanding of the current trajectories in intellectual history. In the current hyperpolarized political landscape, at least two distinct paths of solidarity have consolidated. Following F. Hayek in the *Road to Serfdom* and B. Goldwater and his defense of voluntarism in *The Conscience of a Conservative*, many conservatives argue that the welfare state destroys both the economic and social fabric. To put it in the words of Tom G. Palmer in his book *After the Welfare State* (2012): “*Young people today are being robbed. Of their rights. Of their freedom. Of their dignity. Of their futures. The culprits? My generation and our predecessors, who either created or failed to stop the world-straddling engine of theft, degradation, manipulation, and social control we call the welfare state.*”

In parallel, new voices have emerged to call for a social protection renaissance in the era of the “new gilded age”. Some scholars like Jacob Hacker and Paul Pierson have waged a battle on what they call “American Amnesia” (2016), tying the war on government with skyrocketing inequalities that the US welfare state no longer has the resources and capacities to address. Civil society and political leaders have also been the vector of a programmatic redefinition of the US social contract: social movements such as Fight for Fifteen or the defense of a universal public health insurance (most famously championed by Bernie Sanders) attest to the challenges levelled against a deeply unequal status quo. One should note that this schematic distinction between conservatives and liberals does not account for the overlap between the two poles, which is a function of the categorical protection at the heart of the US welfare state. Indeed, categorical social protection has created situations in which Tea Partiers and then candidate Donald Trump defended popular social programs such as Social Security and Medicare, on a par with political reformers who identified themselves as liberals.

Thirdly and lastly, this panel would be the opportunity to reflect collectively on the future of solidarity in the wake of the 2008 financial crisis: the rise of the gig economy and of the precariat; the decline in union membership and the erosion of the safety net are some of the issues that need to be analyzed in a country which has historically tied social protection to work.

This panel will welcome contributions exploring the following themes: the future of the safety net ; new voluntarism; philanthropy; faith-based initiatives; the decline in union membership; the future of entitlement programs; solidarity in the gig economy; the influence of expertise on the redefinition of social priorities; social provisions for the precariat; socialist thought in the contemporary US... While the goal of this panel is primarily to focus on redefinitions of the US welfare state in the 2000s and the 2010s, the panel also welcomes proposals which offer historical perspective on the topic.

Abstracts (approximately one page long with a short biography of the author) should be sent before January 31, 2020 to Marion Douzou: [m.douzou@univ-lyon2.fr](mailto:m.douzou@univ-lyon2.fr) and Elisabeth Fauquert: [elisabeth.fauquert@univ-paris1.fr](mailto:elisabeth.fauquert@univ-paris1.fr)

---

## ATELIER 16 :

### L'intermédialité comme post Amérique ou réinterprétation créative ?

Isabelle Labrouillère (ENSAV, Ecole nationale supérieure de l'audiovisuel, Toulouse), et Anne-Catherine Bascoul, (Université de Cergy-Pontoise)

L'intermédialité ou mélange de différents médiums peut être perçue comme un symptôme de la post Amérique, reflet d'une crise de la représentation et remise en question du sujet. A la fin du 20<sup>e</sup> siècle notamment, la saisie par le grand écran de figures patrimoniales peut être interprétée comme une perte des affects interrogée dès les années 60 par Fredric Jameson dans son ouvrage fondateur *Postmodernism or the Cultural Logic of Late Capitalism*. Chez Jameson, la prolifération de figures de plus en plus coupées du réel<sup>1</sup> manifesterait la mort du sujet et l'émergence de nouvelles subjectivités faisant la preuve de la décadence du postmodernisme. Ainsi, un film tel que *Maps to the Stars* de David Cronenberg sorti en 2014 peut être lu comme une illustration des théories jamesoniennes. Violente charge contre Hollywood, le film dénonce les dérives d'une industrie enfermée dans une entreprise d'imitation qui, aux antipodes de la mimesis aristotélicienne, ne cesserait de proposer de nouveaux objets dénués de transformation créative.

Il semblerait en effet que les inquiétudes posées par la représentation du sujet au sein du postmodernisme soient plus que jamais au centre des questionnements soulevés dans tous les domaines artistiques. L'œuvre d'art ne semble désormais pas pouvoir être pensée hors d'une logique réticulaire comme le rappellent Jay Bolter et Richard Grusin, « [no] medium today, and certainly no single media event, seems to do its cultural work in isolation from other media, any more than it works in isolation from other social and economic forces<sup>2</sup> ». Le questionnement initié par le mouvement postmoderne – postpostmodernisme, hypermodernité, métamodernité – a fait tache d'huile et investi tous les champs culturels. C'est le cas notamment en littérature où des œuvres telles que *The Gold Bug Variations* de Richard Powers, *A Visit from the Goon Squad* de Jennifer Egan, *The Boy Who Loved Anne Frank* d'Ellen Feldman ou *Austerlitz* de W.G. Sebald, utilisent de manière de plus en plus prégnante les images, la musique, toutes formes de textes et même le langage informatique. Les questions afférentes à l'inter/intra/multitextualité font désormais partie intégrante de nouvelles propositions artistiques et nous pouvons nous demander s'il s'agit d'un mouvement entropique ou de l'inscription de l'œuvre dans un foisonnement rhizomatique créatif.

Dans cette perspective, plusieurs axes de réflexion retiendront notre attention principalement dans les domaines de la littérature, du cinéma et des médias audiovisuels :

- Faut-il voir dans la prolifération des propositions intermédiatiques actuelles l'expression d'une logique postmoderne poussée à son paroxysme ou faut-il considérer avec des chercheurs tels que Barbara Maria Stafford, Jay Bolter, Richard Grusin, Justin Wyatt ou Angela Ndalians, tenants de la théorie post classique ou néobaroque, qu'elles sont des moyens de remédier, reformuler mais aussi revitaliser les formes médiatiques préexistantes ?
- Ne doit-on pas envisager une redéfinition du sujet, fondée sur la transformation complexe de notre rapport à la représentation ? En effet, la multiplication des supports médiatiques ayant entraîné le bouleversement de notre façon de « consommer », l'image notamment, a profondément transformé notre habitus pour faire de nous des êtres hyperconnectés et certains parlent désormais du « spectateur<sup>3</sup> » pour évoquer ces nouveaux modes d'interaction avec l'image.
- L'intermédialité, doit-elle être perçue, en accord avec la préfixation « post » de post-Amérique, comme une forme de transition, à mi-chemin entre destruction et reconstruction, ou plutôt comme la possibilité d'un dépassement et l'avènement de nouveaux paradigmes ?

---

<sup>1</sup> Ce nouveau rapport au réel n'est pas sans rappeler le concept d'hyperréel tel qu'il est développé par Jean Baudrillard.

<sup>2</sup> J.D. Bolter and R. Grusin, *Remediation: Understanding New Media*, Cambridge (MA), The MIT Press, 2000, 15.

<sup>3</sup> Armand Amato, Etienne et Jean-Louis Weissberg. « Le corps à l'épreuve de l'interactivité : interface, narrativité, gestualité. », *Interfaces, Anomalie digital\_arts*, n°3, 2003, sous la direction de Aktypi Madeleine, Lotz Susanna et Quinz Emanuele. Consulté le 01 octobre 2018.



Les propositions de communications, en français ou en anglais, (200-300 mots) accompagnées d'une brève présentation biobibliographique sont à envoyer à [ilabrouillere@yahoo.fr](mailto:ilabrouillere@yahoo.fr) et [anne-catherine.bascoul@u-cergy.fr](mailto:anne-catherine.bascoul@u-cergy.fr) avant le 31 janvier 2019.

## **WORKSHOP # 16:**

### **Intermediality as Post America or creative reinterpretation?**

*Isabelle Labrouillère, (ENSAV, Ecole nationale supérieure de l'audiovisuel, Toulouse) and Anne-Catherine Bascoul (Université de Cergy-Pontoise)*

Intermediality, or the mixing of several media can be seen as a symptom of Post America and reflects a crisis of representation and a questioning of the subject. At the end of the 20<sup>th</sup> century, the use by cinema of patrimonial figures can be interpreted as a loss of the affects already questioned in the 60s by Fredric Jameson in his founding book *Postmodernism or the Cultural Logic of Late Capitalism*. In Jameson's view, the number of artworks more and more cut from reality<sup>4</sup> manifests the death of the subject and the rising of new subjectivities, synonymous with the decadence of postmodernism. A film like *Maps to the Stars* by David Cronenberg, released in 2014, can be read as an illustration of Jameson's theories. A violent accusation against Hollywood, the film denounces the deviations of an industry enclosed in a logic of imitation which, far from the Aristotelian mimesis, keeps promoting new objects devoid of creative transformation.

Yet, it seems that the concerns expressed by the representation of the subject in postmodernism are more than ever at the core of issues raised in every artistic domain. Works of art today cannot be dealt with outside a network structure. As Jay Bolter and Richard Grusin remind us, "[no] medium today, and certainly no single media event, seems to do its cultural work in isolation from other media, any more than it works in isolation from other social and economic forces."<sup>5</sup> The questioning initiated by the postmodern movement – postpostmodernism, hypermodernity, metamodernity – is now spreading to all the cultural fields. In literature for instance, novels like Richard Powers's *The Gold Bug Variations*, Jennifer Egan's *A Visit from the Goon Squad*, Ellen Feldman's *The Boy Who Loved Anne Frank* or W.G. Sebald's *Austerlitz*, resort to images, music, all forms of texts or new technologies in a pervasive way. The questions dealing with inter/intra/multitextuality are now part of new artistic propositions, and we may wonder whether they take part in an entropic movement or in a creative rhizomatic abundance.

In this perspective, different issues, mainly in the fields of literature and audiovisual media, will interest us:

- Should we see, in today's abundance of intermedial propositions, the sign of a postmodern logic at its worst, or should we consider, along with theoreticians like Barbara Maria Stafford, Jay Bolter, Richard Grusin, Justin Wyatt or Angela Ndalians, at the origin of the post classical or neo baroque theory, that they are means of rewriting and revitalizing former medial forms?
- Shouldn't we consider a redefinition of the subject, founded on the complex transformation of how we relate to representation? Indeed, the multiplication of media has transformed our ways of "consuming," images in particular, and has turned us into hyperconnected beings in such a way that the concept of "spect/actor"<sup>6</sup> is now being developed in relation to these new modes of interaction with the image.
- Must intermediality be perceived, in accordance with the prefix post used in post-America, as a form of transition oscillating between destruction and reconstruction or as a possible renewal leading to the advent of new paradigms?

---

<sup>4</sup> This new relation to reality is not without reminding us of the concept of hyperreality as developed by Jean Baudrillard.

<sup>5</sup> J.D. Bolter and R. Grusin, *Remediation: Understanding New Media*, Cambridge (MA), The MIT Press, 2000, 15.

<sup>6</sup> Armand Amato, Etienne et Jean-Louis Weissberg. « Le corps à l'épreuve de l'interactivité : interface, narrativité, gestualité. », *Interfaces, Anomalie digital\_arts*, n°3, 2003, sous la direction de Aktypi Madeleine, Lotz Susanna et Quinz Emanuele. Last consulted 10/01/2018.

Proposals, in English or French, (200-300 words) along with a short bio should be sent to [ilabrouillere@yahoo.fr](mailto:ilabrouillere@yahoo.fr) and [anne-catherine.bascoul@u-cergy.fr](mailto:anne-catherine.bascoul@u-cergy.fr) by January 31<sup>st</sup>, 2020.

---

## **ATELIER # 17 :**

### **L'Amérique post-scriptum : trace, réversibilité, et changement climatique**

*Thomas Dutoit (Université de Lille) and Cécile Roudeau (Université de Paris)*

La visée – mais selon le coup différé ou *post scriptum* – de cet atelier est de tenter de comprendre le « mouvement » – imprimé (in)justement par les combustibles fossiles – auquel il est fait allusion dans l' « appel » à communications du Congrès AFEA 2020 (« L'histoire des États-Unis se définit par une idéologie du mouvement »). Selon l'équation hautement problématique, « Post-Amérique/ Post-États Unis », « post- » nomme ici une conséquence (l'atmosphère comme produit d'un changement climatique anthropogénique) qui, dans une large mesure, s'origine dans un « mode de vie américain » défini *post-scripturalement*, telle des ob-sèques, comme sans issue. Et si le récit par lequel comprendre les États-Unis comme Post-États-Unis s'écrivait post-scripturalement ? Et si la post-scripturalité pouvait s'entendre comme la prise de conscience de l'impact de la pétro-culture ?

Dans son essai « Freud et la scène de l'écriture » (1967), Jacques Derrida introduit le concept du post-scriptum à faveur d'une figure, celle de la taupe :

La métaphore du chemin frayé, si fréquente dans les descriptions de Freud, communique toujours avec le thème du *retardement supplémentaire* et de la reconstitution du sens après-coup, après un cheminement de taupe, après le labeur souterrain d'une impression. Celle-ci a laissé une trace travailleuse qui n'a jamais été perçue, vécue dans son sens au présent, c'est-à-dire en conscience. Le post-scriptum qui constitue le présent passé comme tel ne se contente pas, comme l'ont peut-être pensé Platon, Hegel et Proust, de le réveiller ou de le révéler dans sa vérité. Le post-scriptum produit le présent passé.

Posons que ce post-scriptum n'est autre que le changement climatique. Jusqu'à ce qu'il ait eu lieu, le mouvement de la taupe est souterrain, invisible. Le travail de la trace n'est pas lui-même perçu, conscient. Nous n'en avons connaissance qu'à travers la note que nous ajoutons, *après* son inscription : le post-scriptum. La connaissance, donc, vient après-coup. La répétition, le post-scriptum, est ce qui produit l'inscription. En ce sens, la première fois, si l'on peut encore dire, l'instant même du frayage ou du tracé (« le mouvement américain ») n'est que le produit de la réversibilité même, le mouvement à rebours ou en retour qui constitue le post-scriptum.

La post-scripturalité rend visible notre passé et notre présent, notre « présent passé ». Ce que nous savons de l'extraction fossile depuis 230 ans *transforme* ce que nous avons cru savoir sur ces années, mais *dans le même temps* la production de ce nouveau savoir *efface* le savoir supposé sur la période extractiviste. Le post-scriptum non seulement produit le présent passé comme vérité (la « vérité » du CO<sub>2</sub> et du CH<sub>4</sub> sur la Courbe de Keeling, transformée climatiquement) mais il l'efface aussi en tant que vérité (de l'« idéologie du mouvement »). Cette vérité-là – qui émerge comme ce qui *simultanément* efface la lisibilité de tous nos récits du passé présent et ce qui produit un récit du passé présent radicalement différent – est l'autre nom de notre désorientation ; elle transforme ou révisé nos conceptions de l'identité même, découplées désormais de la subjectivité ou de l'individu(alité).

Le changement climatique est donc le post-scriptum – et l'après – d'une période extractiviste. Ce post-scriptum, et cet après, est désormais le temps où nous vivons, le supplément. Ce post-scriptum, ou cet après, requiert un ante-scriptum, un avant : une réécriture radicale (« post-Amérique ») de l'histoire, une nouvelle formulation de ce qui a été compris sous les noms de

temporalisation et de l'« atemporalité » (supposée) de l'inconscient. Dans son essai, Derrida revient au « retardement sexuel » freudien et à l'identité sexuelle « inconsciente » de la petite enfance. Nous faisons l'hypothèse que le changement climatique est l'analogie de cet inconscient au cours de la période d'addiction aux combustibles fossiles. Mais « inconscient » ne veut pas dire refoulé *absolument*. Si l'on suit les travaux de Timothy Clark sur « l'illisibilité émergente », cet inconscient s'exprime depuis 230 ans, de notre point de vue actuel mais pas uniquement. Dans le cas de la sexualité, cet inconscient est la connaissance de la scène primitive. Mais que serait cette connaissance rapportée au changement climatique ? L'inconscient se comprend hors temporalité uniquement par opposition à un concept monolithique, mécanique, du temps, un temps compris, dogmatiquement, en termes de conscience. Si le temps est redéfini comme un mouvement entre un avoir-lieu initial et sa constitution a posteriori en tant que présent, alors la conscience du changement climatique est à l'inconscient ce que la non-temporalité est au concept vulgaire du temps. Autrement dit, la conscience du changement climatique ne s'avère pas aujourd'hui seulement dans ces manifestations conscientes évidentes. Cette conscience a toujours été là.

Cet atelier sollicite des contributions relisant la culture américaine, notamment états-unienne, du long dix-neuvième siècle selon le post-scriptum, des contributions qui suivront les traces « taupologiques » laissées par l'émergence de la pétro-culture.

-Les communications pourront s'inscrire dans la lignée des travaux de Timothy Clark sur « l'illisibilité émergente » ou sur les « effets d'échelle » (Clark 2015) selon lesquels nous habitons un temps (*shadowtime*) à au moins deux dimensions : l'une définie par l'« idéologie du mouvement » dans laquelle nous avons grandi ; l'autre révélant que cette idéologie est inextricable de la combustion fossile et cause l'extinction de masse.

-Les contributeurs pourront aussi adapter à la « scène américaine » les travaux de Jesse Oak Taylor qui voit dans le climat une œuvre d'art, et dans l'œuvre littéraire un corolaire du changement climatique (Oak Taylor 2016). Les outils proposés par Clark, Oak Taylor, et d'autres, nous invitent à lire à l'aune de l'Anthropocene (*Anthropocene Reading*, Menely, Oak Taylor 2017) les écrivains américains ou états-uniens du long dix-neuvième siècle.

- D'autres approches pourront, à partir de textes tels que *The Overstory* de Richard Powers (2018), explorer comment la littérature ré-invente l'héritage de ce même dix-neuvième siècle, non seulement thématiquement mais dans la forme même.

- On pourra aussi, à la suite d'historiens tels que Dipesh Chakrabarty (Chakrabarty 2009, 2019), ou des spécialistes du système-terre (Lewis et Maslin 2018), retourner aux archives (historiques, géologiques, philosophiques) pour y chercher les traces de la « catastrophe » climatique.

Merci d'adresser vos propositions (500 mots), accompagnées de quelques lignes bio-bibliographiques avant le **31 janvier 2020** à : [thomas.dutoit@univ-lille.fr](mailto:thomas.dutoit@univ-lille.fr) et [cecile.roudeau@gmail.com](mailto:cecile.roudeau@gmail.com)

### **Bibliographie indicative :**

ANGUS, Ian. *Facing the Anthropocene: Fossil Capitalism and the Crisis of the Earth System*. New York: Monthly Review P, 2016.

BEHRINGER, Wolfgang. *A Cultural History of Climate*. Cambridge: Polity P, 2009.

CHAKRABARTY, Dipesh. "The Climate of History: Four Theses." *Critical Inquiry*, vol. 35, no. 2, 2009, pp. 197–222.

---, "Humanities in the Anthropocene: The Crisis of an Enduring Kantian Fable," *New Literary History*, 47 (Spring/ Summer 2016), 377-97.

---, "The Planet: An Emergent Humanist Category," *Critical Inquiry*, vol. 46, 2019, pp. 1-31.

CLARK, Timothy. *The Cambridge Introduction to Literature and the Environment*. Cambridge: Cambridge UP, 2011.

---. (Ed.) *Deconstruction, Environmentalism, and Climate Change*. Special issue of the *Oxford Literary Review*, vol. 32, no. 1, July 2010, pp. 1-167.

- . (Ed.). *Deconstruction in the Anthropocene*. Special issue of the *Oxford Literary Review*, vol. 34, no. 2, Dec. 2012, pp. 165-338.
- . *Ecocriticism on the Edge*. London: Bloomsbury Publishing, 2015.
- . (Ed.) *Overpopulation*. Special issue of the *Oxford Literary Review*, vol. 38, no. 1, July 2016, pp. 1-171.
- . *The Value of Ecocriticism*. Cambridge: Cambridge UP, 2019.
- COHEN, Jeffrey Jerome and Lowell Duckert (Eds.). *Veer Ecology: A Companion for Environmental Thinking*. Minneapolis: U of Minnesota P, 2017.
- COHEN, Tom (Ed.). *Telemorphosis: Theory in the Era of Climate Change, Vol. 1*. Ann Arbor: U of Michigan Library, 2012.
- DIMOCK, Wai Chee. *Through Other Continents: American Literature Across Deep Time*. Princeton: Princeton UP, 2006.
- GARDINER, Stephen Mark. *A Perfect Moral Storm: The Ethical Tragedy of Climate Change*. Oxford: Oxford UP, 2011.
- HAMILTON, Paul. *Defiant Earth: The Fate of Humans in the Anthropocene*. Cambridge: Polity P, 2017.
- HANSEN, James. *Storms of My Grandchildren: The Truth about the Coming Climate Catastrophe and Our Last Chance to Save Humanity*. New York: Bloomsbury USA, 2009.
- LATOURE, Bruno. *Face à Gaïa: huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris: La Découverte, 2015.
- LEWIS, Simon A. and Mark Maslin. *The Human Planet. How We Created the Anthropocene*. New Haven: Yale UP, 2018.
- MARSHALL, George. *Don't Even Think about it: Why Our Brains Are Wired to Ignore Climate Change*. New York: Bloomsbury USA, 2014.
- MENELY, Tobias and Jesse Oak TAYLOR (Eds.). *The Anthropocene Reading: Literary History in Geologic Time*. University Park: Penn State UP, 2017.
- MILES, Malcolm. *Eco-Aesthetics: Art, Literature and Architecture in a Period of Climate Change*. London: Bloomsbury Academic, 2015.
- MOORE, Jason (Ed.). *Anthropocene or Capitalocene?: Nature, History, and the Crisis of Capitalism*. Oakland: PM Press, 2016.
- MORTON, Timothy. *The Ecological Thought*. Cambridge: Harvard UP, 2010.
- . *Hyperobjects: Philosophy and Ecology after the End of the World*. Minneapolis: U of Minnesota P, 2013.
- NIXON, Rob. *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Cambridge: Harvard UP, 2011.
- OAK TAYLOR, Jesse. *The 'Sky of Our Manufacture'. The London Fog in British Fiction from Dickens to Woolf*. Charlottesville: Virginia UP, 2016.
- RUDDIMAN, William F. *Plows, Plagues, and Petroleum: How Humans Took Control of Climate*. Princeton: Princeton UP, 2005.
- SEMALS, Luc. *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre de la catastrophe*. Paris : PUF, 2019.
- SZEMAN, Imre, Adam Carlson, Sheena Wilson. Eds. *Petrocultures. Oil, Politics, Culture*. Kingston: McGill-Queen's UP 2017.
- THOMASHOW, Mitchel. *Bringing the Biosphere Home: Learning to Perceive Global Environmental Change*. Cambridge: The MIT P, 2002.

## **WORKSHOP # 17:**

### **Post-Scriptum America: Trace, Reversibility and Climate Change**

*Thomas Dutoit (Université de Lille) and Cécile Roudeau (Université de Paris)*

The purpose of this panel is to address, post-scripturally, the specifically fossil-fuel driven “motion” referred to in the 2020 AFEA Congress’s “call” (“The history of the United States has been

defined by an ideology of motion”). Under the highly problematic equation “Post-America”/ “Post-United States”, “post-” here refers to a consequence (the climate-changed atmosphere) that in large measure originated in an “American way of life” redefined post-scripturally, as in an obsequy, as a dead-end. What if post-scripturality (the structure and genesis of the post-scriptum) writes the narrative with which to comprehend the United States as a Post-United States? What if post-scripturality is the awareness of the results of petro- or fossil-fuel culture?

Jacques Derrida’s essay, “Freud and the Scene of Writing” (1967), introduces the post-scriptum as a concept through the figure of a mole:

The metaphor of the breached path, so frequent in Freud’s descriptions, communicates always with the theme of *supplementary postponement* and of reconstitution of meaning *afterwards*, *after* a mole’s path-making, after the subterranean labor of an impression. This latter left a working trace that has never been *perceived*, lived in its meaning presently, that is to say, consciously. The post-scriptum that constitutes the past present as such does not, as perhaps Plato, Hegel and Proust thought, merely wake up the past present or reveal it in its truth. The post-scriptum produces the past present.

We posit that climate change is this post-scriptum. The movement of the mole is underground, invisible, until it has already occurred. The underground labor of the impression implies that the work of the trace was itself not perceived, was not conscious. It is only because after the inscription we add a note to it, a post-scriptum, that we know about it. Knowledge comes after the fact. Repetition, the post-scriptum, is what produces the inscription. In that sense, the so-called first time, the moment of the forcing or the tracing (“American motion,” if one will), is only produced by reversibility itself, the backward or reverse movement that constitutes the post-scriptum.

Post-scripturality illuminates our past and present, our “past present.” What we know about fossil fuel extraction over the past 230 years alters what we hitherto thought we knew about these past 230 years, but the production of this new knowledge also erases the knowledge we had about our extractivist period. The post-scriptum, i.e. climate-changed truth, not only produces the past present as truth (of CO<sub>2</sub> and CH<sub>4</sub> on the Keeling Curve), but erases it as truth (of the “ideology of motion”). The truth that is emerging as *simultaneously* what erases the readability of all our narratives of the past present and what produces a radically different narrative of the past present is baffling; it alters or revises our notions of identity itself no longer defined as based on subjectivity or individuality.

Climate change is the afterword, and the afterward, to an extractivist period. This afterword, and afterward, is the time we live in, the time of the supplement. This afterword, or afterward, requires another foreword and forward: a radical re-writing of history (“Post-America”), a new position of what is understood under the name of temporization and under the so-called “non-temporality” of the unconscious. In his essay, Derrida returns to Freud’s “sexual postponement” and the “unconscious” sexual identity of early childhood. We propose that climate change is analogous to this unconscious during the period of fossil-fuel addiction, but unconscious does not mean *absolutely* repressed. Timothy Clark’s work on emergent unreadability argues that this unconscious does express itself during our past 230 years, especially but not only now from our vantage point. In the case of sexuality, this unconscious is the knowledge of the primitive scene. What is the unconscious knowledge in the case of climate change? The unconscious is only considered or defined as non-temporal by opposition to a common concept of time. This concept of time is mechanical. It is a time understood, dogmatically, in terms of consciousness. If time is redefined according to the movement between an initial happening and its post-scriptural constitution as present, then climate change awareness is to this very unconscious what that non-temporality is to the vulgar concept of time. In other words, climate change awareness is not only today in its obvious conscious manifestations. When it began, it was already in time.

This panel calls for papers that re-read the long nineteenth “American” or United States culture according to this post-scriptum, papers that follow the mole-like traces left by the emergence and installation of fossil-fuel culture. Papers might follow the literary leads from Timothy Clark’s accounts of “emergent unreadability” or “scalar effects” (Clark 2015) that stress how we occupy a

“shadowtime,” a time of at least two scales—one the “ideology of motion” we grew up on, the other its incontrovertible revelation as fossil-fuel driven and causing mass extinction (Clark 2019). Or, contributors might want to adapt to “the American scene” Jesse Oak Taylor’s study of British fiction in which climate itself is shown to be an art work, “the sky of our manufacture,” and literary art part and parcel with climate change (Oak Taylor 2016). The tools developed by Clark, Oak Taylor, and others generate “Anthropocene Reading” (Menely, Oak Taylor 2017) for American or U.S. writers across the long 19<sup>th</sup> century. Other approaches could, following works such as Richard Powers’ *The Overstory* (2018), study how literature is changing its inheritance from this same 19<sup>th</sup> century, not only thematically but also in the form literary composition takes. Still other approaches, following historians such as Dipesh Chakrabarty (Chakrabarty 2009, 2019), or earth system scientists (Lewis and Maslin 2018) could return to archives (historical, geological, philosophical) in order to reflect upon how the present anthropogenic climate catastrophe was already, year after year after year, recorded in them.

500-word proposals and short biographical statement to be sent before **31 January 2020** to: [thomas.dutoit@univ-lille.fr](mailto:thomas.dutoit@univ-lille.fr) and [cecile.roudeau@gmail.com](mailto:cecile.roudeau@gmail.com)

### Selective bibliography:

- ANGUS, Ian. *Facing the Anthropocene: Fossil Capitalism and the Crisis of the Earth System*. New York: Monthly Review P, 2016.
- BEHRINGER, Wolfgang. *A Cultural History of Climate*. Cambridge: Polity P, 2009.
- CHAKRABARTY, Dipesh. “The Climate of History: Four Theses.” *Critical Inquiry*, vol. 35, no. 2, 2009, pp. 197–222.
- , “Humanities in the Anthropocene: The Crisis of an Enduring Kantian Fable,” *New Literary History*, 47 (Spring/ Summer 2016), 377-97.
- , “The Planet: An Emergent Humanist Category,” *Critical Inquiry*, vol. 46, 2019, pp. 1-31.
- CLARK, Timothy. *The Cambridge Introduction to Literature and the Environment*. Cambridge: Cambridge UP, 2011.
- . (Ed.) *Deconstruction, Environmentalism, and Climate Change*. Special issue of the *Oxford Literary Review*, vol. 32, no. 1, July 2010, pp. 1-167.
- . (Ed.). *Deconstruction in the Anthropocene*. Special issue of the *Oxford Literary Review*, vol. 34, no. 2, Dec. 2012, pp. 165-338.
- . *Ecocriticism on the Edge*. London: Bloomsbury Publishing, 2015.
- . (Ed.) *Overpopulation*. Special issue of the *Oxford Literary Review*, vol. 38, no. 1, July 2016, pp. 1-171.
- . *The Value of Ecocriticism*. Cambridge: Cambridge UP, 2019.
- COHEN, Jeffrey Jerome and Lowell Duckert (Eds.). *Veer Ecology: A Companion for Environmental Thinking*. Minneapolis: U of Minnesota P, 2017.
- COHEN, Tom (Ed.). *Telemorphosis: Theory in the Era of Climate Change, Vol. 1*. Ann Arbor: U of Michigan Library, 2012.
- DIMOCK, Wai Chee. *Through Other Continents: American Literature Across Deep Time*. Princeton: Princeton UP, 2006.
- GARDINER, Stephen Mark. *A Perfect Moral Storm: The Ethical Tragedy of Climate Change*. Oxford: Oxford UP, 2011.
- HAMILTON, Paul. *Defiant Earth: The Fate of Humans in the Anthropocene*. Cambridge: Polity P, 2017.
- HANSEN, James. *Storms of My Grandchildren: The Truth about the Coming Climate Catastrophe and Our Last Chance to Save Humanity*. New York: Bloomsbury USA, 2009.
- LATOURE, Bruno. *Face à Gaïa: huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris: La Découverte, 2015.

- LEWIS, Simon A. and Mark Maslin. *The Human Planet. How We Created the Anthropocene*. New Haven: Yale UP, 2018.
- MARSHALL, George. *Don't Even Think about it: Why Our Brains Are Wired to Ignore Climate Change*. New York: Bloomsbury USA, 2014.
- MENELY, Tobias and Jesse Oak TAYLOR (Eds.). *The Anthropocene Reading: Literary History in Geologic Time*. University Park: Penn State UP, 2017.
- MILES, Malcolm. *Eco-Aesthetics: Art, Literature and Architecture in a Period of Climate Change*. London: Bloomsbury Academic, 2015.
- MOORE, Jason (Ed.). *Anthropocene or Capitalocene?: Nature, History, and the Crisis of Capitalism*. Oakland: PM Press, 2016.
- MORTON, Timothy. *The Ecological Thought*. Cambridge: Harvard UP, 2010.
- . *Hyperobjects: Philosophy and Ecology after the End of the World*. Minneapolis: U of Minnesota P, 2013.
- NIXON, Rob. *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Cambridge: Harvard UP, 2011.
- OAK TAYLOR, Jesse. *The 'Sky of Our Manufacture'. The London Fog in British Fiction from Dickens to Woolf*. Charlottesville: Virginia UP, 2016.
- RUDDIMAN, William F. *Plows, Plagues, and Petroleum: How Humans Took Control of Climate*. Princeton: Princeton UP, 2005.
- SEMALS, Luc. *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre de la catastrophe*. Paris : PUF, 2019.
- SZEMAN, Imre, Adam Carlson, Sheena Wilson. Eds. *Petrocultures. Oil, Politics, Culture*. Kingston: McGill-Queen's UP 2017.
- THOMASHOW, Mitchel. *Bringing the Biosphere Home: Learning to Perceive Global Environmental Change*. Cambridge: The MIT P, 2002.

## **ATELIER 18 :**

### **Fin de l'Amérique blanche ?**

*Cécile Coquet (Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines), Pierre Cras (Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines ) et Nicolle Herzog (Université de Tours)*

À l'orée du nouveau millénaire, deux tendances de fond dans l'évolution démographique des États-Unis (l'accroissement naturel de la population américaine d'origine hispanique et la possibilité de choisir plus d'une identification raciale sur les formulaires de recensement) ont poussé nombre de démographes et sociologues à annoncer l'avènement au vingt et unième siècle d'une Amérique « beige » ou « mate ». Les prédictions de l'historien David Hollinger,<sup>7</sup> selon lequel le cosmopolitisme serait la nouvelle norme, ou celles du critique Touré,<sup>8</sup> pour qui la nouvelle génération de Noirs américains pourrait oser dépasser son assignation à une unique identité raciale aplanissant toute singularité culturelle et individuelle, ont été presque immédiatement invalidées. Ces deux auteurs se virent reprocher leur angélisme et leur déni de la persistance du racisme institutionnel dans les mécanismes et composantes de la société américaine, en particulier lorsqu'il s'applique aux personnes racisées les plus vulnérables sur le plan économique et/ou sur le plan de l'orientation ou de l'identité sexuelle. Plus près de nous, la campagne présidentielle de 2016 semble avoir durablement libéré la parole raciste blanche de ses filtres, faisant s'affronter les suprématistes et nationalistes blancs habités par la crainte du « Grand Remplacement » aux « antifascistes », lesquel.le.s peuvent d'ailleurs faire l'objet d'une certaine méfiance parmi les militant.e.s du

<sup>7</sup> David Hollinger, *Post-Ethnic America : Beyond Multiculturalism*, New York: Basic Books, 1995.

<sup>8</sup> Touré, *Who's Afraid of Post-Blackness? What it Means to Be Black Now*, New York: Free Press, 2011.

mouvement #BlackLivesMatter, dans la mesure où les dominants ne leur semblent pas avoir encore démontré leur capacité à écouter la parole des subalternes.

Dans le même temps, l'analyse du recensement de 2010 a montré qu'un nombre croissant d'enfants nés aux États-Unis sont socialisés par des parents qui ont choisi de s'identifier par leur nationalité plutôt que par une ou plusieurs catégories raciales. Ceci peut indiquer, d'une part, une tendance à considérer les catégories raciales comme ne reflétant pas les variations existant au sein d'un même groupe (racisé ou blanc) et d'autre part, que les nouvelles générations d'Américain.e.s ne sont plus disposé.e.s à croire qu'il leur suffira de s'identifier en tant que Blanc.he.s pour être à l'abri de politiques discriminatoires. Par ailleurs, pour celles et ceux qui craignent un déclassement social et politique, les pratiques stigmatisantes qui ont cours au sein de la population blanche et s'expriment par l'emploi de termes comme « White trash », « hillbilly » ou « redneck » remettent en cause une compréhension monolithique de l'identité blanche américaine comme synonyme de protection et de privilège.

Dans cet atelier, on s'interrogera sur la possibilité d'imaginer, y compris au sens propre de visualiser, une fin de l'Amérique blanche, au-delà des théories sur une Amérique post-raciale qui ne ferait que masquer les structures socio-économiques de la suprématie blanche et nier, au nom de la paix sociale, les liens intrinsèques entre la ségrégation (ou l'entre-soi) dans l'habitat et l'accès à l'éducation et à la santé, la précarité de l'emploi ou l'incarcération de masse. On encouragera un dialogue entre les approches issues de la Critical Race Theory, des Whiteness Studies, des études sur l'ethnicité et les identités métisses, des études sur le genre et les sexualités, ainsi que de l'histoire, la géographie, les sciences politiques, la démographie, les études filmiques ou les études sur les médias et la communication.

Merci d'envoyer votre proposition (500 mots maximum) accompagnée d'une biographie courte avant le 31 janvier 2020 à [cecile.coquet-mokoko@uvsq.fr](mailto:cecile.coquet-mokoko@uvsq.fr), [pierre.cras@uvsq.fr](mailto:pierre.cras@uvsq.fr), and [nicolle.herzog@univ-tours.fr](mailto:nicolle.herzog@univ-tours.fr).

## **WORKSHOP # 18:**

### **Post-White America?**

*Cécile Coquet (Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines), Pierre Cras (Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines) et Nicolle Herzog (Université de Tours)*

By the turn of the twentieth century, two dominant trends in the demographic evolution of the population of the United States of America—the natural increase of Americans of Hispanic descent and the access of multiracial individuals to more accurate self-definition on census forms—prompted many demographers and sociologists to herald the “browning” or “beigeing” of America in the twenty-first century. The claims laid by historian David Hollinger about cosmopolitanism becoming the new norm<sup>9</sup>, or by cultural critic Touré that the millennial generation of Black Americans could transcend assignation to a single racial identity that erased their ethnic and individual singularities<sup>10</sup>, have been promptly dismissed as utopian and misguided in their blindness to the persistence of institutional racism in the social mechanisms and fabric of the country, particularly as these affect poor communities of color and racialized LGBTQ+ Americans. More recently, the presidential campaign of 2016 seems to have offered durable avenues to the unfiltered expression of White backlash, pitting White supremacists and nationalists fearful of the so-called “Great Replacement” against “antifas” who may still be regarded with some suspicion by #BlackLivesMatter activists, as the latter doubt the ability of the dominant to actually listen to the subaltern.

---

<sup>9</sup> David Hollinger, *Post-Ethnic America : Beyond Multiculturalism*, New York: Basic Books, 1995.

<sup>10</sup> Touré, *Who's Afraid of Post-Blackness? What it Means to Be Black Now*, New York: Free Press, 2011.



Meanwhile, the increasing numbers of US-born children being raised by foreign-born parents who identified in terms of nationality rather than just race in the 2010 census may be an indication that not only are racial categories felt to be too broad to adequately reflect the variations within any given group, but that new generations of Americans are unwilling to buy into the belief that identifying as White will give them protection from discriminatory policies. Furthermore, class-based othering within Whiteness expressed by terms like “White trash”, “hillbilly”, and “redneck” complicate monolithic interpretations of Whiteness, further upending understandings of Whiteness as protection and privilege in the view of Whites anxious about losing their political and social standing.

This workshop seeks to interrogate the possibility of imagining—and actually visualizing—a post-White America, as opposed to a “post-racial” one which would simply mask the socio-economic structures of White supremacy, negating the class- and race-based origins of residential and educational (self-)segregation, job insecurity, differential access to health care or mass incarceration, in order to preserve the status quo. It welcomes the contributions of scholars of critical race theory, Whiteness studies, ethnic studies, mixed-race studies, and gender and sexuality studies, as well as historians, geographers, political science specialists, demographers and film and media studies.

Please send your abstract (500 words maximum) and a short bio by January 31, 2020 to [cecile.coquet-mokoko@uvsq.fr](mailto:cecile.coquet-mokoko@uvsq.fr), [pierre.cras@uvsq.fr](mailto:pierre.cras@uvsq.fr), and [nicolle.herzog@univ-tours.fr](mailto:nicolle.herzog@univ-tours.fr).

---

## **ATELIER 19 :**

### **La pauvreté dans l’après-guerre aux États-Unis**

*Tamara Boussac (École des Hautes Études en Sciences Sociales) et Esther Cyna (Columbia University – Sorbonne Nouvelle-Paris 3)*

Après la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis connaissent une période de prospérité sans précédent grâce à une croissance économique forte. Cependant, si les Américains sont de plus en plus nombreux à accéder à la classe moyenne, la période de l’après-guerre est aussi marquée par le paradoxe de la persistance de la pauvreté dans la « société de l’opulence », selon le titre de l’ouvrage de l’économiste John Kenneth Galbraith en 1958. Dans les années 1950, de plus en plus de personnes perçoivent des allocations d’assistance malgré la croissance économique, qui a échoué à résorber les inégalités. Le début des années 1960 est le moment de la « redécouverte de la pauvreté », grâce notamment au travail de Michael Harrington qui met en lumière la persistance de la pauvreté rurale blanche dans les Appalaches. L’administration Kennedy puis celle de Lyndon Johnson lancent une « guerre inconditionnelle contre la pauvreté » qui ne résiste pas à l’ascension conservatrice et au tournant néolibéral des années 1970.

Cet atelier se propose d’examiner les problématiques liées à la pauvreté pendant l’après-guerre aux États-Unis, notamment autour de la distribution inégale des richesses et de l’évolution des politiques d’assistance. L’atelier inclut également des réflexions sur les dimensions matérielles et culturelles de la pauvreté.

Bien que la pauvreté soit avant tout ici comprise comme une condition économique, soit l’insuffisance de ressources pour recourir aux nécessités d’un individu, l’atelier amènera ses participants à prendre en compte la complexité de cette catégorie et ses connotations dans le contexte social étatsunien. Le sens-même du terme a animé de nombreux débats politiques et scientifiques, qu’illustre par exemple la théorie d’Oscar Lewis sur la culture de la pauvreté pendant les années 1960,

que Lewis expliquait comme la persistance d'un système de valeur pathologique chez les individus pauvres. Les différentes définitions de la pauvreté, parfois paradoxales, ont eu un impact palpable sur les débats sociétaux et les politiques sociales. Au début des années 1970, après une série d'arrêts ayant marqué des avancées majeures pour les droits civiques, la Cour Suprême établit en 1973 (*San Antonio v. Rodriguez*) que les pauvres n'appartenaient pas à une catégorie au statut protégé par la constitution, contrairement à l'appartenance ethno-raciale, la religion, le genre et la nationalité. Cet atelier pose la question de la réticence des institutions étatsunienne à penser la classe sociale.

Les bornes chronologiques larges qui structurent cet atelier permettront aux participants d'étudier l'évolution des politiques publiques et du discours sur la pauvreté dans la durée, afin d'identifier continuités et ruptures depuis l'après-guerre. Les politiques de lutte contre la pauvreté ont-elles permis de résorber les inégalités ou ont-elles au contraire renforcé la précarité et l'exclusion sociale ? Comment les catégories de race et de genre ont-elles contribué à stigmatiser les pauvres aux États-Unis ? Comment les pauvres sont-ils représentés dans les médias et dans les productions culturelles ? Les propositions portant sur le tournant disciplinaire et la criminalisation de la pauvreté dans les années 1970, notamment depuis la Guerre contre la drogue et la politique d'incarcération de masse, sont particulièrement bienvenues. Ensuite, quelles lectures spatiales faire de la pauvreté ? Comment la pauvreté urbaine diffère-t-elle de la pauvreté rurale ? Enfin, les pauvres se mobilisent-ils afin de défendre des droits spécifiques ? La notion de pauvreté est-elle mobilisée dans les luttes sociales contemporaines ? Ce sont ces questions, non exhaustives, que cet atelier espère aborder. Les propositions portant sur la période très contemporaine sont les bienvenues.

Les propositions d'une page maximum, accompagnées d'une courte biographie, sont à envoyer à Tamara Boussac ([tamara.boussac@gmail.com](mailto:tamara.boussac@gmail.com)) et Esther Cyna ([cynaesther@gmail.com](mailto:cynaesther@gmail.com)) avant le 31 janvier 2020.

## **WORKSHOP # 19: Postwar Poverty in the United States**

*Tamara Boussac (École des Hautes Études en Sciences Sociales) and Esther Cyna (Columbia University – Sorbonne Nouvelle-Paris 3)*

After World War II put an end to the financial crisis of the 1930s, the 1950s were a decade of unprecedented prosperity in the United States. As economic growth reached record highs, a great number of Americans gained access to the middle class and became property owners in newly developed, sprawling suburbs. However, postwar America was also defined by the paradox of persisting poverty in the “affluent society,” as economic John Kenneth Galbraith put it in 1958. The 1950s did not eradicate poverty, and despite economic growth, an increasing number of people received financial support from public assistance. Americans “rediscovered poverty” in the early 1960s as political scientist Michael Harrington’s work shed light on rural poverty in white Appalachia and as the Kennedy and Johnson Administrations launched an “unconditional war on poverty,” which did not survive the conservative ascendancy and the neoliberal turn of the 1970s.

This workshop seeks to investigate poverty in the postwar United States. With the paradox of poverty in an era of economic prosperity as its starting point, the workshop will facilitate discussions about the uneven distribution of capital and the evolution of welfare reform in the country. It will also include reflections on the material and cultural dimensions of poverty.

Although poverty is here primarily analyzed as an economic condition, that is to say the lack of sufficient resources to meet one's basic needs, the workshop will emphasize the complexity of the term and its connotations in the specific social context of the United States. The meaning of poverty has ignited heated political and scholarly debates, most prominently through Oscar Lewis' social theory of a "culture of poverty" in the early 1960s, which pathologized poverty as a negative value system. Competing definitions and understandings of poverty have held deep implications for social policy and public discourse. In the early 1970s, after a series of watershed Supreme Court decisions that established significant gains in civil rights, the United States' highest court ruled in *San Antonio v. Rodriguez* that the poor were not a protected category: as opposed to race, religion, gender and nationality, the Court did not consider wealth to be a suspect class. The workshop directly asks why U.S. institutions have resisted class-based analyses.

The long chronological perspective that this workshop takes will allow participants to study the evolution of public policy and public discourse over time to identify continuities as well as turning points since the postwar era. Did social policy work to reduce inequality or did it strengthen patterns of social exclusion? How have race and gender contributed to a stigmatization of the poor in the United States? How are the poor depicted in the media and in cultural productions? Proposals on the disciplinarian turn in social policy and on the criminalization of poverty in the 1970s after the War on Drugs and the policy of mass incarceration are particularly welcome. How does space come into play in poverty? How does urban poverty differ from rural poverty? Finally, how have poor people organized to defend their rights? Do current social movements mobilize the notion of poverty? The panel is looking to explore—but is not be restricted to—those questions. Proposals on the contemporary period are also welcome.

Paper proposals (one page maximum) with a short bio to be sent to Tamara Boussac ([tamara.boussac@gmail.com](mailto:tamara.boussac@gmail.com)) and Esther Cyna ([cynaesther@gmail.com](mailto:cynaesther@gmail.com)) by January 31<sup>st</sup>, 2020.

---

## **ATELIER 20 :**

### **La littérature arabo-américaine après le 11 septembre**

*Karim Daanoun (Université Bretagne-Sud, Lorient) et Salah El Moncef (Université de Nantes)*

Cet atelier s'intéressera aux œuvres publiées (poésie, roman, théâtre, non-fiction, roman graphique) après le 11 septembre par des écrivains appartenant à la communauté arabo-américaine. Les attentats perpétrés contre les États-Unis dans ce ciel de septembre que la poétesse Lena Khalaf Tuffaha qualifie de « awash in the false comfort of blue »<sup>11</sup> ont propulsé les arabo-américains sur le devant de la scène – eux qui étaient considérés jusque-là comme une des minorités ethniques les moins visibles aux États-Unis, « la plus invisible » même selon Joana Kadi<sup>12</sup> – et en ont fait l'ennemie par excellence de la nation américaine. Qu'il s'agisse du poème viral « First Writing Since » de Suheir

---

<sup>11</sup> Lena Khalaf Tuffaha, *Water & Salt*, Pasadena, Red Hen Press, 2017, p. 49.

<sup>12</sup> Joana Kadi, « Introduction », *Food for our Grandmothers*, Boston, South End Press, 1995, p. XIX.

Hammad, de la poésie de Samuel Hazo ou D. H. Melhem, outre la condamnation des attentats et le deuil, c'est bien la peur des représailles contre la communauté arabe que trahit cette poésie.

De la même manière que le 11 septembre marque une rupture entre un avant et un après, la romancière Laila Halaby reconduit et détourne cette rupture en plaçant à l'orée de son roman de l'après 11 septembre, *Once in a Promised Land*, un prologue intitulé « before » qui vient supplanter l'incontournable agent TSA (Transportation Security Administration) des aéroports américains. La fouille et l'interrogatoire s'appliquent désormais au lecteur : pour entrer dans la fiction arabo-américaine, ce dernier devra se débarrasser de ses préjugés et stéréotypes sur les Arabes – « relieved of your excess baggage »<sup>13</sup>. Halaby rend compte du climat de suspicion qui pèse sur Salwa et son mari Jassim, tous deux d'origine jordanienne. Le rêve américain s'effondre pour eux lorsque le FBI commence à enquêter sur Jassim sur le seul motif de ses origines. La création du Department of Homeland Security et le Patriot Act, conséquences directes du 11 septembre, ont accentué la stigmatisation des Arabes et des musulmans pour en faire des antiaméricains. La dérive sécuritaire et les campagnes de diabolisation ont nourri la peur et la haine de l'Arabe – « subliminal hatred or fear of the Arab in US society »<sup>14</sup>.

Devenus (hyper)visibles, ces « autres Américains », pour reprendre le dernier titre du roman de Laila Lalami<sup>15</sup>, ont aussi révélé, ironiquement, l'existence d'une communauté d'artistes à l'œuvre prolifique<sup>16</sup>, soucieuse de faire entendre sa voix et de défendre sa communauté mais également de contester la politique étrangère américaine au Moyen-Orient. Certains critiques affirment même que le 11 septembre a donné naissance au théâtre arabo-américain et à son représentant le plus emblématique, le dramaturge Yussef El Guindi qui n'a de cesse de déconstruire, notamment par l'humour, les clichés qui cherchent soit à délégitimer l'américanité de ces Arabes, soit à exacerber le mythe d'une violence intrinsèque qui les caractériserait<sup>17</sup>. La littérature arabo-américaine dans toute sa diversité bat en brèche ces lectures simplistes, islamophobes et xénophobes et propose de réfléchir à une destinée commune, idée largement diffusée par l'œuvre protéiforme de l'artiste Etel Adnan : “*To be an Arab is already being a bit an American. And being an American is already being almost an Arab, even without knowing it. Americans are a nomadic people. Arabs are a nomadic and restless people. Both are restless and reckless*”<sup>18</sup>. Les communications pourront traiter de l'impact du 11 septembre sur la communauté arabo-américaine mais également de tout autre aspect de cette communauté et de sa production littéraire.

Les propositions de 250 à 300 mots, rédigées en anglais ou en français, accompagnées d'une courte notice biographique sont à envoyer à Karim Daanoune ([karim.daanoune@univ-ubs.fr](mailto:karim.daanoune@univ-ubs.fr)) et Salah El Moncef ([salah@salahelmoncef.com](mailto:salah@salahelmoncef.com)) avant le 31 janvier 2020.

---

<sup>13</sup> Laila Halaby, *Once in a Promised Land*, Boston, Beacon Press, 2007, p. IX.

<sup>14</sup> Gregory Orfalea, *The Arab-Americans. A History*, Northampton, Olive Branch Press, 2005, p. 10.

<sup>15</sup> Laila Lalami, *The Other Americans*, New York, Pantheon Books, 2019.

<sup>16</sup> Carol Fadda-Conrey, *Contemporary Arab-American Literature. Transnational Reconfigurations of Citizenship and Belonging*. New York, New York University Press, 2014, p. 23.

<sup>17</sup> Michael Malek Najjar (ed.), *The Selected Works of Yussef El Guindi*, New York, Methuen, 2019, p. 313.

<sup>18</sup> Etel Adnan, “The All-Pervasive Thing” in *Grape Leaves. A Century of Arab-American Poetry*. Edited by Gregory Orfalea and Sharif Elmusa, New York, Interlink Books, 2000, p. 86.

**WORKSHOP # 20:**  
**Post-9/11 Arab-American Literature**

*Karim Daanoune (Université Bretagne-Sud, Lorient) and Salah El Moncef (Université de Nantes)*

This panel focuses on the literary works—poetry, fiction, non-fiction, drama, or graphic novels—published by Arab-American writers after 9/11. The attacks perpetrated on American soil in a “sky awash in the false comfort of blue” as poet Lena Khalaf Tuffaha wrote, suddenly put Arab-Americans at the forefront of scrutiny by the public and by the legislative and security apparatuses of the state. Considered up to that day as one of the least visible ethnic minorities in the USA—Joana Kadi went as far as to call them “the Most Invisible of the Invisibles”—they have become the target of negative perceptions defining them as a radically disloyal and antagonistic presence within the United States of America. From the poetry of Suheir Hammad—notably her viral “First Writing Since”—to the works of Samuel Hazo and D. H. Melhem, what is striking about this literature, besides its reflection on shock and mourning, is the fear of potential retaliation directed towards the Arab community living in the US.

Since the attacks brought about a traumatic rift between a before and an after 9/11, novelist Laila Halaby in her post-9/11 novel *Once in a Promised Land*, uses and abuses that chasm by opening her novel with a prologue entitled ‘before,’ the purpose of which is to render the supersession of that (by now) famous fixture of American airport: the TSA agent. Body searching and questioning are now applied to the readers: in order to enter this particular piece of Arab-American fiction, they find themselves having to be “relieved of their excess baggage,” namely, their prejudices and stereotypes. Halaby captures the suspicious atmosphere weighing down the lives of Jordanian-American Salwa and her husband Jassim. Post-9/11 America will bring an end to *their* American dream when FBI agents begin to investigate Jassim on the sole ground of his ethnic background. Indeed, as direct consequences of 9/11, the creation of the Department of Homeland Security and the implementation of the Patriot Act have increased the stigmatization of Arabs and Muslims, effectively turning them overnight into putative anti-Americans.

Once they have become (hyper)visible, these “Other Americans,” to borrow the title of Laila Lalami’s latest novel have also ironically brought to light the existence of a group of prolific artists eager to voice the concerns and defend the rights of the Arab community living in the US but also to call into question American foreign policy in the Middle-East. Some critics even argue that 9/11 literally gave birth to Arab-American drama and its most eloquent representative, Yussef El Guindi who, thanks to humor, has ceaselessly been deconstructing stereotypical representations aiming at either delegitimizing the Americanness of Arab-Americans or intensifying their supposed intrinsic “violence.” In all its diversity, post-9/11 Arab-American literature takes a stand against such essentialist, simplistic and ultimately Islamophobic and xenophobic representations, inviting readers to reflect upon the possibility of a common destiny, an idea that protean artist Etel Adnan has been suggesting throughout her career: “*To be an Arab is already being a bit an American. And being an American is already being almost an Arab, even without knowing it. Americans are a nomadic people. Arabs are a nomadic and restless people. Both are restless and reckless.*” Presentations may address the consequences of 9/11 on the Arab-American community or any other aspects of that community and its literary production.

Abstracts in English or French, of roughly 250 to 300 words, along with a short biography are to be sent to Karim Daanoune ([karim.daanoune@univ-ubs.fr](mailto:karim.daanoune@univ-ubs.fr)) and Salah El Moncef ([salah@salahelmoncef.com](mailto:salah@salahelmoncef.com)) before January 31<sup>st</sup>, 2020.

---

**ATELIER 21 :**  
**Post-identité et mouvements sociaux**

*Guillaume Marche et Antoine Servel (Université Paris-Est Créteil, IMAGER)*

Il est de plus en plus courant, depuis le début des années 2000, de considérer que les États-Unis sont entrés dans une ère post-identité ou post-identitaire. Cette idée suscite des débats qui font rage tant dans les médias que dans la recherche et dans les milieux militants. Cet atelier ne propose pas de trancher la question de savoir si oui ou non la société et la politique américaines ont atteint un stade post-identitaire, mais plutôt d'étudier ce que le débat lui-même implique pour les mouvements sociaux. L'idée de post-identité conduit-elle nécessairement les mouvements sociaux à dépasser, ignorer, transformer la politique identitaire ? Cela implique-t-il des modes d'action post-mouvements ?

En effet, les mouvements sociaux qui ont éclos au milieu du XX<sup>e</sup> siècle se sont en grande partie mobilisés et structurés en fonctions d'identités collectives minoritaires, minorisées ou dominées – identités de race, d'ethnicité, de sexe, de genre, de sexualité. Et l'écho rencontré par ces mouvements a depuis induit de profonds changements dans les rapports sociaux, dans la vie politique et dans les représentations culturelles. Dès lors, deux types de question émergent : 1) les tenant·es de la post-identité ont-ils et elles mis en œuvre ou recommandé des formes d'action collective qui rompent singulièrement avec ceux hérités du XX<sup>e</sup> siècle ? 2) L'existence même de ce débat contraint-elle les mouvements sociaux à restructurer, refonder ou repenser leurs pratiques et, si oui, de quelle manière ? On peut aussi se demander quelle place les mouvements conservateurs et réactionnaires occupent, le cas échéant, dans ces reconfigurations ou tentatives de reconfiguration.

A contrario, ne faut-il pas pour saisir ces enjeux se départir d'un éventuel biais évolutionniste, téléologique ou présentéiste qui ferait croire que les débats actuels sont forcément nouveaux, inédits ou inéluctables ? Ainsi, en admettant que les mouvements sociaux identitaires soient une invention du XX<sup>e</sup> siècle, la post-identité serait-elle un retour à des dynamiques, présumées « a-identitaires », qui prévalaient aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, de l'agitation populaire prérévolutionnaire à la Révolte de Shays, au mouvement agrarien de la Grange et à l'essor du mouvement ouvrier ? Ou au contraire, quelles leçons peut-on tirer pour le XXI<sup>e</sup> siècle des expériences des siècles passés ? Du XIX<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui, comment se mettent en œuvre les dynamiques identitaires dans les cas où, par exemple, des hommes luttent pour les droits des femmes, des blanc·hes pour ceux des noir·es ou des Indien·nes ? De même, que ce soit dans le passé ou dans le présent, les mouvements ancrés dans des communautés religieuses ou spirituelles – quakers, mormones, par exemple – déploient-ils le même type de stratégies identitaires que les mouvements reposant sur des identités de race, d'ethnicité, de sexe, de genre, de sexualité etc., ou échappent-ils au contraire à ce type de dynamiques identitaires ? Et qu'en est-il lorsqu'une appartenance religieuse – musulmane, catholique ou juive, par exemple – est perçue comme l'expression d'une identité nationale ou d'un rejet de celle-ci ?

Des questions du même ordre se posent à propos des mouvements ouvriers et syndicaux dont l'histoire se caractérise tout à la fois, selon les époques, par une exclusion des groupes minorisés et dominés – Africain·es-Américain·es, immigré·es, femmes, personnes LGBTQ+ – et par une ouverture croissante à l'expression de ces identités en leur sein. Dans quelle mesure l'idée de post-identité permet-elle de saisir leur ambition de rassemblement ? Il en va de même d'autres mouvements à visée universaliste – protection de l'environnement, lutte contre le réchauffement climatique – dont on pourra se demander s'ils procèdent par dépassement, voire déni ou par ré-articulation des affirmations identitaires.

Enfin, si l'émergence de plus en plus fréquente, voire récurrente, d'Occupy à Extinction Rebellion, de mobilisations qui échappent aux codes organisationnels et aux schémas interprétatifs classiques des mouvements sociaux – absence de leaders, absence de revendications tangibles ou atteignables, rejet des canaux représentatifs traditionnels etc. – équivaut à l'aube d'une ère post-mouvement, cela signifie-t-il pour autant qu'ils entendent transcender les identités ? Ou faut-il plutôt y voir une réinvention ou une réinterprétation de la politique identitaire ? En particulier, l'intersectionnalité de plus en plus couramment revendiquée actuellement, par exemple par Black Lives Matter ou la Marche des femmes, doit-elle être lue comme un *dépassement* ou comme une *refondation* des identités collectives donnant lieu à des mobilisations ?

Les propositions de communication peuvent porter sur des époques allant de la période prérévolutionnaire et la Jeune République à la période la plus contemporaine. Sont particulièrement encouragées les communications reposant sur des études empiriques (archives ou terrain) et sur des cas d'étude précis. Il est également possible de proposer des communications portant sur des recherches encore en phase exploratoire et soulevant des enjeux théoriques ou méthodologiques. Les communications à plusieurs voix, comparatives ou engageant un débat avec la communauté américaniste sont également les bienvenues.

Les propositions de communication (entre 300 et 500 mots), accompagnées d'une brève notice biographique, sont à envoyer avant le 31 janvier 2020 à Guillaume Marche ([gmarche@u-pec.fr](mailto:gmarche@u-pec.fr)) et à Antoine Servel ([antoine.servel@u-pec.fr](mailto:antoine.servel@u-pec.fr)).

## **WORKSHOP # 21: Post-identity and Social Movements**

Guillaume Marche and Antoine Servel (University of Paris-Est Créteil, IMAGER)

Since the beginning of the 2000s, it has become more and more usual to consider that the United States has become a post-identity society. This idea has triggered vivid debates in the media as well as in academic and activist circles. This panel does not aim to answer the question of whether the United States has actually entered a post-identity stage, but rather to examine what the debate itself entails for social movements. Does the post-identity debate lead social movements to move beyond, ignore, or transform identity politics? Does it require the adoption of post-movement modes of action?

To a large extent, the social movements that emerged in the mid-twentieth century were mobilized and structured around the collective identities of minority or subordinated groups—be it in terms of race, ethnicity, sex, gender, or sexuality. The impact of these social movements has led to deep changes in social relations, politics, and cultural representations. Hence two types of questions arise: 1) have proponents of post-identity implemented or recommended forms of collective action that are a significant departure from those inherited from the twentieth century? 2) Has the very existence of this debate constrained social movements to restructure, reconstruct, or rethink their practices and, if so, how? One may also wonder about the role played by conservative and reactionary movements in these—actual or intended—reconfigurations.

At the same time, in order to grasp these issues, is it probably useful to do away with the biases of evolutionism, teleology, or presentism that may lead us to think that contemporary debates are necessarily new, unprecedented, or unavoidable. Assuming that identity-based social movements are a twentieth-century invention, is post-identity a return to a—presumably non-identity-based—paradigm that prevailed in the eighteenth and nineteenth centuries, from pre-revolutionary mob revolts, to Shays' Rebellion, the Grange movement, and the rise of the labor movement? Or on the contrary, what lessons can we learn for the twenty-first century of the experience of past centuries? Ever since the nineteenth century, how has identity politics manifested itself in movements where,

for instance, men fight for women's rights and white people fight for black or Indian people's rights? Similarly, whether in the past or present, do movements rooted in religious and spiritual communities—e.g. Quaker, Mormon—engage in the same type of identity strategies as movements based on identities of race, ethnicity, sex, gender, or sexuality? Or are they instead exempt from this type of identity work? And what happens when a religious identity—e.g. Muslim, Catholic, or Jewish—is perceived as the expression or rejection of a national identity?

Similar questions may be asked about the labor movement, whose history in the United States oscillates, depending on the time period, between the rejection of minority and subordinated social groups—African Americans, immigrants, women, LGBTQ+ people—and a growing openness to the expression of these identities. To what extent does the notion of post-identity allow us to grasp its comprehensive, inclusive ambitions? One may also wonder if other universalistic movements—e.g. for environmental protection or against climate change—seek to transcend, dodge, or reorganize the deployment of particular identities.

Finally, if the more and more frequent or recurrent emergence of movements like Occupy or Extinction Rebellion—whose proclaimed horizontality, absence of tangible claims or attainable goals, and rejection of traditional modes of representation challenge standards organizational or analytic patterns—is to be read as the dawn of a post-movement era, does this mean that they also seek to transcend identities? Or should this be seen, rather, as reinvention and reinterpretation of identity politics? In particular, should the more and more frequent deployment of intersectional language—e.g. Black Lives Matter, the Women's March—be read as a way to move beyond or rethink the identities leading to collective mobilizations?

Paper submissions may concern various periods from pre-revolutionary times and the Early Republic to the present. Submissions based on empirical data (archives or fieldwork) and dealing with specific case-studies are especially welcome. Submissions may also discuss the theoretical and methodological issues raised by works in progress or as yet exploratory research. Papers submitted collectively, that have a comparative scope, or engage the American studies community in debate are also welcome.

Paper submissions (approx. 300 to 500 words) with a brief biographical note should be sent to Guillaume Marche ([gmarche@u-pec.fr](mailto:gmarche@u-pec.fr)) and Antoine Serval ([antoine.serval@u-pec.fr](mailto:antoine.serval@u-pec.fr)) by January 31<sup>st</sup>, 2020.

---

## **ATELIER 22 :**

**« Dépassement, mouvement et progrès : la question de l'après dans la musique et la danse américaines »**

*Adeline Chevrier-Bosseau (Université Clermont-Auvergne) et Mathieu Duplay (Université de Paris)*

L'idéologie américaine du mouvement, du progrès et du dépassement, est inscrite dans l'histoire même de la danse américaine. De l'exil européen des premières pionnières de la danse moderne – Isadora Duncan et Loïe Fuller, qui, comme Stein, Eliot ou Fitzgerald, y ont trouvé les conditions idéales pour l'épanouissement du modernisme américain – au rapport à l'espace américain de Martha Graham, Ruth Saint Denis, Ted Shawn, ou George Balanchine, les fondateurs de la danse américaine ont toujours conjugué création chorégraphique et repoussement des frontières. Ce rapport à l'espace et au dépassement témoigne d'une volonté de ne jamais rester statique, mais au contraire d'envisager la création comme un espace en mouvement constant, ce que Gertrude Stein considérait comme typiquement américain (« it is something strictly American to conceive a space that is filled with moving, a space of time that is filled always filled with moving », *The Making of Americans*). On pourra ainsi interroger ce rapport entre le mouvement dansé et un espace géographique en mouvement, chez les pionniers de la danse américaine, mais également chez des créateurs



contemporains comme Justin Peck (on pense particulièrement à *The Times Are Racing*, dansé sur l'album *America* de Dan Deacon).

La question de la « post-Amérique » nous invite aussi à nous poser la question du « danser après » : danser après Duncan, après Balanchine, après les grands mouvements sociaux et politiques – danser le post-féminisme, danser après les droits civiques – après certains événements historiques – après les guerres mondiales, après le 11 septembre : comment les chorégraphes et danseurs américains se saisissent-ils de ces questions, comment l'*après* est-il interrogé chorégraphiquement ? Du point de vue technique, on pourra se poser la question du post-mouvement, de ce qui se passe après le geste, des transitions ; quid du rapport à la musique ? Danser *sur* la musique est l'impératif de tout danseur, mais certains ballets proposent une réflexion sur la danse *avant* ou *après* la musique, dans le rapport au silence de l'*après*- ou de l'*avant*-performance, par exemple.

La musique américaine se caractérise elle aussi par son rapport complexe à la question de l'*après*.

Il s'agit, tout d'abord, d'un *après* au sens chronologique du terme, puisque les différentes vagues d'immigration qui se sont succédé depuis le 17<sup>ème</sup> siècle ont toutes charrié un important matériau musical issu de traditions parfois très anciennes et parvenues, dans les pays d'origine, à un haut degré de maturité. Les compositeurs.trices, mais aussi les interprètes les plus en vue et, de façon générale, le public mélomane se nourrissent de ce riche passé. A New York, au 19<sup>ème</sup> siècle, Walt Whitman appréciait l'opéra italien ; collaboratrice de Mendelssohn et partie prenante de la *Bach-Renaissance*, la cantatrice suédoise Jenny Lind se faisait en Amérique l'ambassadrice d'un art du chant perfectionné dans les grandes capitales européennes ; plus tard, le Napolitain Enrico Caruso, devenu une star du Met, sera adoubé par ses compatriotes de Little Italy qui verront en lui le porte-parole de leur tradition nationale ; et c'est un Européen, le Tchèque Anton Dvořák, qui composera en 1893 la *Symphonie du Nouveau Monde* sur des thèmes inspirés des mélodies qu'il avait recueillies dans les campagnes du Midwest auprès des immigrants slaves. Au 20<sup>ème</sup> siècle, Igor Stravinsky et Arnold Schoenberg s'établiront en Californie où ils contribueront à former de jeunes musicien.ne.s de premier plan, tandis que Kurt Weill, chassé d'Allemagne par les nazis, apportera sa forte contribution à l'art du *musical*. Encore aujourd'hui, l'influence européenne demeure sensible ; un sondage réalisé en 2010 par la League of American Orchestras révèle qu'il n'y a pas un.e seul.e Américain.e parmi les dix compositeurs.trices les plus joué.e.s aux Etats-Unis (en tête de ce palmarès, on trouve Beethoven, Mozart, Tchaïkovsky et Brahms, fleurons de la tradition classique et romantique). Le poids du passé peut contribuer à expliquer la coloration nostalgique de certaines grandes œuvres américaines, tard venues dans un monde déjà rempli de musiques dont elles recueillent et prolongent les échos. On pense par exemple au grand quintette de *Vanessa* (1958), opéra de Samuel Barber sur un livret de l'Italo-Américain Gian Carlo Menotti lui-même inspiré d'une nouvelle danoise de Karen Blixen : « Goodbye », chantent l'un après l'autre les personnages dans un manoir hanté par les spectres d'un passé auquel ils ne parviendront jamais à renoncer tout à fait.

L'*après*, c'est aussi, selon un autre sens du mot anglais « after », le rapport d'imitation ou de parodie que la musique américaine entretient avec ses modèles, qui peuvent être littéraires, picturaux, cinématographiques, etc. (et l'on pense sur ce point aux analyses de Nelson Goodman dans *Languages of Art*). La Française Nadia Boulanger a formé à Paris des générations de compositeurs.trices américain.e.s, d'Aaron Copland à Philip Glass ; et l'influence de Schoenberg a donné naissance aux Etats-Unis à une école sérielle dont Milton Babbitt, Charles Wuorinen ou Mel Powell sont quelques-uns des principaux représentants. D'autres musicien.ne.s s'attachent à parodier les modèles européens et trouvent dans l'ironie distanciée le moyen d'affirmer leur personnalité propre ; on pense par exemple à John Adams, qui emprunte à Schoenberg, pionnier de l'atonalité, le titre d'une œuvre symphonique ouvertement néo-tonale (*Harmonielehre*, 1985). D'autres cherchent à se défaire de cet héritage encombrant (mais c'est encore une modalité de l'*après*), tel John Cage qui se vante d'avoir délibérément fait le contraire de ce que lui recommandait son maître Schoenberg. D'autres encore inventent en croyant imiter, par exemple les artistes de Broadway qui, pensant profiter du succès américain de *La Veuve joyeuse* (1905), l'opérette viennoise de Franz Lehár, donnent sans le savoir naissance au *musical* moderne. La même logique régit toutes les modalités de

l'adaptation, notamment dans le riche domaine de la musique vocale où le (pré-)texte littéraire joue un rôle complexe.

L'*après*, c'est encore ce que la psychanalyse appelle l'*après-coup*, la répercussion problématique d'un choc (historique, politique, esthétique...) qui laisse d'abord les témoins interdits et qui nécessite donc un travail d'élucidation *a posteriori*. On sait que l'opéra américain a pris son essor depuis les années 1970 ; or la plupart des grands ouvrages qui en ont résulté se présentent comme des opéras historiques, depuis *Akhmaten* (1983) de Philip Glass jusqu'à *Girls of the Golden West* (2017) de John Adams. Dans ces opéras, il s'agit rarement de ménager les conditions d'un suspense ; la question n'est pas « Qu'est-ce qui va se passer ? » – chacun.e le sait d'emblée, grâce au recul temporel – mais « Qu'est-ce qui s'est passé ? », et il s'agit de sonder l'abîme de l'événement, attesté mais à première vue incompréhensible (ou rendu tel par les conditions habituelles de sa narration : inspiré de l'historiographie féministe, *Girls of the Golden West* cherche à rendre justice aux femmes, aujourd'hui oubliées, qui ont participé à la Ruée vers l'Or). A mesure que les opéras de ce type s'accumulent, naît le soupçon que l'histoire tout entière, et notamment l'histoire américaine, est ici vécue sur le mode du trauma, ou si l'on veut que l'Amérique prend conscience d'elle-même, *via* le théâtre musical, sur le mode de l'après-coup (à l'opéra, l'Amérique est toujours-déjà post-Amérique, car réduite à une forme de stupeur par les conditions de son propre avènement).

Enfin, l'*après*, c'est ce qu'il y a après la musique américaine, dont on n'a cessé de désirer l'émergence mais dont on commence aussi, paradoxalement, à constater la disparition. Toni Morrison disait que la musique afro-américaine ne peut plus jouer le rôle qui était autrefois le sien : elle n'exprime plus les spécificités de la culture noire puisqu'elle a été adoptée avec enthousiasme par l'Amérique tout entière ; aussi est-ce à la littérature de prendre le relais et de découvrir, par des moyens verbaux, le moyen de chanter ce qui, littéralement, ne peut plus l'être. *Mutatis mutandis*, peut-on élargir ce propos à toutes les musiques américaines, à l'heure où Beyoncé est une icône planétaire et où la musique de John Adams fait les beaux jours de la Philharmonie de Paris ? Quelles autres disciplines artistiques s'appêtent à prendre la suite de ce qui désormais n'est plus tout à fait la musique « américaine », et assiste-t-on parallèlement, aux Etats-Unis, à l'émergence d'une musique « post-américaine », capable de faire son deuil de son américanité désormais impossible ?

Les propositions (300 mots environ) sont à envoyer conjointement à Mathieu Duplay ([mduplay@club-internet.fr](mailto:mduplay@club-internet.fr)) et à Adeline Chevrier-Bosseau ([achevrier.bosseau@gmail.com](mailto:achevrier.bosseau@gmail.com)), accompagnées d'une courte notice biographique avant le 31 janvier 2020.

## **WORKSHOP # 22**

### **Movement and Progress: Beyond, Ahead, and Post- in American Dance and Music**

*Adeline Chevrier-Bosseau (Université Clermont-Auvergne) and Mathieu Duplay (Université de Paris)*

The American ethos of movement and progress, the constant desire to go beyond what is known into undiscovered territories, is deeply rooted in the history of American dance. From the European exile of the first American dance pioneers – Isadora Duncan and Loïe Fuller, who, like Gertrude Stein or F. S. Fitzgerald found in Europe a fertile ground where American modernism could blossom – to the relation to the American topography in the works of Martha Graham, Ruth Saint Denis, Ted Shawn or George Balanchine, the founding mothers and fathers of American dance have always associated choreographic creation to going beyond the Frontier (the literal Frontier, in the eponymous ballet by Graham, or metaphorical frontiers, anything they perceived as limitations to the development of indigenous American movement). This particular relationship to American spaces attests to a refusal to stand still and a desire to consider creation as perpetual motion; for Gertrude Stein, this refusal of fixity and the constant preoccupation with going beyond, moving forward, is typically American (“it is something strictly American to conceive a space that is filled with moving,

a space of time that is filled always filled with moving”, *The Making of Americans*). We therefore invite papers which interrogate the connection between the dancing body in motion and an ever-changing geographical space – in the works of the pioneers of American dance but also in more contemporary productions, such as Michael Cunningham’s *Summerspace*, which focuses on entrances and exits, or Justin Peck’s *The Times Are Racing*, for example, which is danced to Dan Deacon’s *America*.

Interrogating “Post-America” also leads us to wonder what it means to dance “after”: after Duncan, after Balanchine, after Forsythe, after the great social and political changes – dancing post-feminism, dancing and choreographing (and managing a company) after the #metoo movement, dancing after the Civil Rights movement, ... – or after major historical events (after the two World Wars, after 9/11, ...). How did American dancers and choreographers engage with these events or their predecessors’ works? How can the very notion of *after*, of *aftermath* be understood and staged choreographically? Another possibility is to consider this question from a technical standpoint: what is post-movement? What happens after the choreographed gesture, after the steps? How are transitions integrated in a dance piece? What about music? Dancing on the music is a major imperative in dance, but what happens when choreographers try to think about dancing *after* or *before* the music? How are the moments before and after the dance integrated in certain pieces – the silences, the moments when dancers catch their breath, what lies within or beyond the margins of the stage?

American music is also notable for its complex relationship to the question of the *aftermath*. The reasons for this are, first and foremost, chronological. Successive waves of immigrants all brought along a wealth of musical materials taken from well-established traditions with long histories in their countries of origin; American composers, performers, and audiences retain close ties to this rich past. In 19<sup>th</sup>-century New York, Walt Whitman enjoyed Italian opera; a close collaborator of Felix Mendelssohn and an influential supporter of the *Bach-Renaissance*, the Swedish soprano Jenny Lind introduced American music lovers to artistic practices popular in the leading European capitals; at the turn of the twentieth century, Enrico Caruso – a Neapolitan tenor – became the cultural ambassador of Little Italy, where he was seen as a spokesperson for Italian music; and the 1893 work known as the *New World Symphony* was actually written by Anton Dvořák, a Czech composer who drew inspiration from the tunes sung all over the Midwest by newly arrived immigrants from Slavic countries. In the mid-20<sup>th</sup> century, Igor Stravinsky and Arnold Schoenberg settled in California where they trained several generations of promising young musicians. Meanwhile, Kurt Weill fled the Nazis and took up residence on Broadway, where his impact was considerable. To this day, European influence remains perceptible; a poll carried out in 2010 by the League of American Orchestra reveals that there is not a single American among the ten composers whose works are most frequently performed in the United States (unsurprisingly, the list includes Beethoven, Mozart, Tchaikovsky, and Brahms, leading representatives of the Classical and Romantic traditions). This continuing preoccupation with the past may, to some extent, account for the nostalgic tone that characterizes several major works of American music, latecomers to a world filled with unquestioned masterpieces of a much older vintage. *Vanessa* (1958), Samuel Barber’s opera to a libretto by his Italian-born lover Gian Carlo Menotti – itself based on a story by the Danish writer Karen Blixen – is a case in point: in the final scene, the characters sing their endlessly protracted goodbyes in a Gothic mansion haunted by the ghosts of a past they feel unable to leave behind.

On another level, American music is frequently preoccupied with a sense of belatedness in that many important compositions are modeled *after* famous precedents, which may include literary works, paintings, movies, etc. (cf. Nelson Goodman’s *Languages of Art*). Without leaving her Paris studio, the French pedagogue Nadia Boulanger trained successive generations of American composers, from Aaron Copland to Philip Glass; and Schoenberg’s influence gave rise to a school of American serialism whose main representatives include Milton Babbitt, Charles Wuorinen, and Mel Powell. Other musicians enjoy parodying European models in order to develop a style of their own; John Adams adopted this attitude when he gave one of his compositions, the neo-tonal *Harmonielehre* (1985), a title ironically borrowed from Schoenberg, a pioneer of atonal music. Others try to get rid of the entire heritage of European art music, for instance John Cage who proudly claimed to have

done the exact opposite of what Schoenberg advised him to do – a radical gesture of defiance, or a paradoxical form of imitation, depending on one’s point of view. Yet others unwittingly innovate while seeking to follow established models, for instance the Broadway composers who gave birth to the modern musical as they tried to emulate the runaway success of *The Merry Widow* (1905), Franz Lehár’s classic operetta. A similar logic underpins all forms of adaptation, especially in the case of vocal music where the literary (pre)text plays a complex role.

It is useful to recall that belatedness (*Nachträglichkeit*) is also a psychoanalytical term; as such, it can designate the aftershocks of a historical, political, and/or aesthetic trauma which initially leaves witnesses dumbfounded and therefore needs to be interpreted at a much later date. American opera did not truly come into its own until the 1970s, and it is noteworthy that many of the major works in that now flourishing tradition are explicitly concerned with the historical past; Philip Glass’s *Akhmaten* (1983) is set in ancient Egypt, and John Adams’s *Girls of the Golden West* (2017) evokes the California Gold Rush. These operas seldom rely much on suspense; the point is not to work out what is about to happen – audiences usually know the answer long before the curtain rises – but to meditate on what happened a long time ago, and the goal is to make sense of an event hitherto rendered incomprehensible by its shocking nature and/or by its inadequate treatment at the hands of historians (thus, *Girls of the Golden West* focuses on mid-nineteenth century Californian women, about whom conventional accounts of the Gold Rush have relatively little to say). As operas of this kind become increasingly common, it is tempting to suspect that history in its totality, and in particular American history, are experienced as a succession of traumas: America belatedly becomes conscious of itself, *via* music theater, as the protracted, belated aftermath of its own founding.

Lastly, it is increasingly relevant to inquire about what comes *after* American music, whose emergence was long awaited by many but whose disappearance is already being heralded, if not treated by some as a *fait accompli*. Toni Morrison once stated that African-American music has lost its unique function: it no longer expresses the unique character of black culture now that it has been enthusiastically adopted by the whole of American society; as a result, it befalls literature to take up a task that music no longer fulfils. A similar suggestion could be made about American music in its totality, considering that Beyoncé is now a global icon and John Adams’s music is beloved of European audiences. What other artistic disciplines are about to take up the task no longer performed by the formerly “American” music, and are forms of “post-American” music already emerging in the United States?

Abstracts (300 words max) must be sent both to Mathieu Duplay ([mduplay@club-internet.fr](mailto:mduplay@club-internet.fr)) and Adeline Chevrier-Bosseau ([achevrier.bosseau@gmail.com](mailto:achevrier.bosseau@gmail.com)) along with a short bio before January 31, 2020.

---

## **ATELIER 23 :**

**« A common destiny » ? Anticipations et enjeux d’une Amérique « post-esclavagiste »**

*Anne-Claire FAUCQUEZ (Université Paris 8) et Pierre-François PEIRANO (Université de Toulon)*

La citation insérée dans le titre, empruntée à Frederick Douglass, révèle le souhait de combler le fossé – ou, plutôt, le gouffre – entre les anciens esclaves et le reste de la population américaine à la fin de la Guerre de Sécession, afin de s’adapter pleinement au « monde que la guerre a engendré », selon l’expression du Sénateur de l’Illinois Sidney Breeze, déjà reprise par Eric Foner dans son ouvrage sur la Reconstruction. Cependant, l’héritage fort mitigé de cette période historique a souvent laissé dans l’ombre les anticipations d’une Amérique « post- esclavagiste », à la fois dans les années qui précédèrent le conflit et à la fin de celui-ci alors que des bouleversements politiques, économiques et sociaux secouaient les États-Unis dans leur ensemble. Le but de cet atelier sera d’étudier ces anticipations et ces perspectives dans leur contexte historique depuis la fin du XVIIIe jusqu’au

tournant du XXe siècle, afin de prolonger les études sur la véritable portée de l'abolition de l'esclavage et d'interroger la possibilité de bâtir une nation américaine enfin fidèle à ses principes fondateurs.

Les axes autour desquels pourraient s'articuler les interventions sont les suivants :

- l'anticipation, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une émancipation des esclaves, accompagnée d'une condamnation morale de l'esclavage. Celles-ci se manifestent chez Thomas Jefferson, dans la Requête XVIII des Notes sur l'État de Virginie, ou dans les écrits tardifs de Benjamin Franklin ("Plan for Improving the Condition of the Free Blacks"). Quelques décennies plus tard, John C. Calhoun, au contraire, donnera libre cours à son pessimisme quant à la perspective d'une émancipation totale ;
- les visions des hommes politiques, entre réalisme et utopie : l'échec du mouvement de colonisation et de « Retour à l'Afrique », les discours du président Lincoln du début de l'année 1865 révélaient la volonté de panser les profondes plaies du conflit, tandis qu'Andrew Johnson, en 1864, se comparait à un Moïse guidant les esclaves émancipés vers une nouvelle Terre Promise. A la lumière de cet exemple, l'écart entre ces visions théoriques et la réalité des faits mériterait une étude approfondie ;
- la réflexion sur les futurs bouleversements sociaux, économiques et politiques. La fin de l'esclavage correspondait, en effet, à l'uniformisation du travail rémunéré et plusieurs camps de travail pour les anciens esclaves furent même établis dans le Nord, avec des résultats mitigés ;
- la résistance à ces bouleversements : s'il est facile de citer le Ku Klux Klan, plusieurs composantes de la société s'inquiétaient d'une Amérique « post-esclavagiste ». Les esclaves émancipés de La Nouvelle-Orléans, par exemple, dont la plupart avaient atteint un niveau de vie aisé, s'inquiétaient que les différences sociales soient gommées à l'avenir ;
- les différents États dans lesquels les changements les plus significatifs ont été observés, ce qui ne correspond pas toujours à l'image d'un Nord progressiste et d'un Sud figé.
- la mise en récit et la réécriture de l'histoire de l'esclavage et de la Guerre Civile au XIXe siècle, telle qu'elle le fut par les instigateurs de la « Cause Perdue » dans le Sud d'une part, mais également comment le Nord put fournir une version de l'histoire amnésique, édulcorée et uniquement centrée sur l'abolitionniste.

Vous pouvez envoyer vos propositions de communications de 400 mots maximum ainsi qu'une courte biographie à Anne-Claire Faucquez : [acfaucquez@gmail.com](mailto:acfaucquez@gmail.com) et Pierre-François Peirano : [pierre-francois.peirano@univ-tln.fr](mailto:pierre-francois.peirano@univ-tln.fr), avant le 31 janvier 2020.

## **WORKSHOP # 23:**

### **"A common destiny"? Anticipations and stakes of a "post-slavery" America**

Anne-Claire FAUCQUEZ (Université Paris 8) and Pierre-François PEIRANO (Université de Toulon)

The quote inserted in the title, borrowed from Frederick Douglass, reveals the desire to bridge the gap - or, rather, the chasm - between former slaves and the rest of the American population at the end of the American Civil War, in order to fully adapt to the "world war has engendered," to rephrase Illinois Senator Sidney Breeze, which Eric Foner echoed in his book on Reconstruction. However, the mixed legacy of this historical period has often overshadowed the expectations of a "post-slavery" America, both in the years before and at the end of the conflict, when political, economic and social upheavals were shaking the United States as a whole. The purpose of this workshop will be to study these anticipations and perspectives in their historical context, from the end of the 18<sup>th</sup> century to the beginning of the 20<sup>th</sup> century, in order to extend the studies on the true scope of the abolition of slavery and to question the possibility to build an American nation faithful to its founding principles.

The presentations could be articulated around the following lines:

- the anticipation of the emancipation of the slaves, accompanied by a moral condemnation of slavery from the end of the 18th century and the beginning of the 19th century. These were present in Thomas Jefferson, in Query XVIII of the Notes on the State of Virginia, or in the later writings of Benjamin Franklin ("Plan for Improving the Condition of the Free Blacks"). On the contrary, a few decades later, John C. Calhoun gave free rein to his pessimism about the prospect of total emancipation;
  - the visions of politicians, between realism and utopia: the failure of the Back-to Africa or colonization movement; the speeches of President Lincoln in early 1865 revealing the desire to heal the deep wounds of the conflict, while Andrew Johnson compared himself to a Moses guiding emancipated slaves to a new Promised Land in 1864. In the light of this example, the gap between these theoretical visions and the reality of the facts deserves a thorough study;
  - a reflection on the social, economic and political upheavals that were to come: the end of slavery corresponded to the standardization of paid work but also gave way to the establishment of labor camps for former slaves in the North, with mixed results;
  - the resistance to these upheavals: if it is easy to mention the Ku Klux Klan, several other components of society worried about a "post-slavery" America. The emancipated slaves of New Orleans, for example, most of whom had reached a comfortable standard of living, were concerned that social differences would be eroded in the future;
  - the different states in which the most significant changes have been observed, which does not always correspond to the image of a progressive north and a frozen south.
- the narrative and rewriting of the history of slavery and the Civil War as initiated by the instigators of the "Lost Cause" in the South on the one hand and on the other hand, by the Northerners promoting an amnesic watered-down abolitionist version of the history of slavery in the North.

You can send a 400-word proposal and a short biography to Anne-Claire Faucquez [acfauquez@gmail.com](mailto:acfauquez@gmail.com) and Pierre-François Peirano: [pierre-francois.peirano@univ-tln.fr](mailto:pierre-francois.peirano@univ-tln.fr) before January 31 2020.

---

## ATELIER 24

### **Vers la *post-photographie* ? Repenser les usages de la photographie américaine au XXI<sup>ème</sup> siècle**

*Carolin Görgen (LARCA/Université Paris Nanterre) et Camille Rouquet (Université de Cergy Pontoise)*

Argentique à ses débuts, le médium photographique a connu, en moins de deux siècles, une fulgurante évolution. Au gré des sciences et des techniques, la photographie s'est présentée d'abord comme invention formidable, puis comme document, comme preuve tangible d'événements rapportés, comme illustration. Mais son potentiel esthétique a très vite été reconnu ; la photographie est devenue art, représentation imagée. Même dans ses usages les plus pragmatiques ou les plus informatifs, les photographes et photoreporters ont cherché à montrer l'excellence du médium. Les prix photographiques et photojournalistiques en sont la preuve. Aujourd'hui, la photographie est omniprésente et s'impose comme médium le plus populaire. Ses modes et usages sont démultipliés : la photographie est digitale, portable, instantanée, communicable à l'infini. Elle devient un des outils de communication les plus en vogue et les plus versatiles.

La vitesse à laquelle la photographie a évolué, son passage de l'argentique au numérique, ainsi que sa reproductibilité et sa circulation ont mené de nombreux chercheurs à penser le XXI<sup>ème</sup> siècle comme l'ère de la « post-photographie » (Jonathan Lipkin, Robert Shore). Ce nouveau concept résiste

encore à la définition, mais semble désigner avant tout une période durant laquelle un nouveau langage photographique émerge, accompagné de nouvelles pratiques visuelles et formes de partage qui contredisent, ou au moins, remettent en question les façons de penser la photographie depuis son invention. La post-photographie est liée à l'ère du numérique de façon décisive, à la viralité de l'image, à sa polyvalence et même, souvent, à son indépendance. L'image dématérialisée est au centre des problématiques de la post-photographie ; mais peut-on dire pour autant que le XXI<sup>ème</sup> siècle marquera une nouvelle révolution photographique ?

On continue de chercher la photographie unique, qui résume l'évènement et incarne la perfection. Pour autant, la photographie contemporaine ne s'affranchit pas de la notion d'archivage qui l'accompagne depuis sa création. Archives physique, numérique, visitée ou abandonnée, la photo s'offre comme un regroupement plus ou moins organisé d'images mémorables ou à oublier. Les prix d'excellence photographique et les réseaux sociaux ne peuvent, semble-il, pas contrer ce processus naturel d'accumulation. Instagram met en exergue mais demande des ajouts réguliers ; Snapchat promet des images éphémères mais ne résiste pas aux captations d'écran. La mémoire photographique, en somme, ne peut pas se faire sans l'archive, même au XXI<sup>ème</sup> siècle et même dans ses expressions les plus démocratiques. Alors que la photographie semble être un médium largement dématérialisé dans notre ère numérique, les usages de l'argentique ainsi que les recherches sur la matérialité de la photographie vont à l'encontre de cette définition.

Cet atelier abordera la notion du « post-photographique » dans le contexte états-unien et propose de se pencher, entre autres, sur les questions suivantes :

- Le XXI<sup>ème</sup> siècle est-il une ère de contradiction photographique ? L'excellence photographique va-t-elle disparaître sous la multitude des images circulant à l'échelle internationale ? Les icônes photographiques, devenues repères culturels, vont-elle être oubliées ?
- Peut-on lier les manipulations numériques de la photographie et sa viralité exponentielle aux distorsions des réalités sociopolitiques dans l'ère « post-fact » ?
- Que devient la photographie au XXI<sup>ème</sup> siècle ? Est-elle vouée à devenir un instrument clef pour la circulation des fake news ou devient-elle à nouveau un miroir d'une vérité désirée ?

L'atelier sera ouvert aux propositions pluridisciplinaires des sciences humaines et sociales. Les approches peuvent relever des études culturelles, historiques, sociologiques, esthétiques, rhétoriques, politiques ou encore économiques. Les interventions pourront adresser des questions méthodologiques et se baser sur des théories variées. Les questions sur la notion du post-photographique pourront être étudiées à travers le prisme de l'art, de l'expression médiatique, de la documentation ou de la conservation. Elles pourront concerner les espaces privés, publics, collectifs, individuels ou communautaires.

Merci de faire parvenir vos propositions (environ 300 mots) ainsi qu'une courte notice biographique à Carolin Görger ([carolin.goergen@web.de](mailto:carolin.goergen@web.de)) et Camille Rouquet ([camille.rouquet@u-cergy.fr](mailto:camille.rouquet@u-cergy.fr)) avant le 31 janvier 2020.

## **WORKSHOP # 24**

### **The Age of *Post-Photography*? Rethinking the Uses and Practices of 21st Century American Photography**

*Carolin Görger (LARCA/Université Paris Nanterre) and Camille Rouquet (Université de Cergy Pontoise)*

Starting as an analog medium, photography has evolved incredibly fast over the last two centuries. Following science and new technologies, it was first considered a modern invention, then a piece of documentation, tangible evidence to various factual reports, and finally illustration. But photography's esthetic potential was also recognized early: photography became art and visual

representation. Photographers and photoreporters always tried to show off their talent and the excellence of the photographic medium, even in their most practical and information-centered practices; photojournalistic prizes are living proof of that history. But nowadays, photography is ubiquitous and has decisively become the most popular art medium. Photographic practices have multiplied: photography is digital, portable, instant, and infinitely transmissible. It is now among the trendiest and most versatile tools of communication.

The tremendous spread of photography, its quick mutation from an analog to a digital form, and its reproducibility and wide circulation have all led academics to think of the 21<sup>st</sup> century as the age of “post-photography” (Jonathan Lipkin, Robert Shore). This new concept resists specific definition, but it does seem to designate primarily a recent era during which a new photographic language has visibly started to emerge. Along with this new language, new visual practices and new forms of exchange come to contradict, or at least challenge, the way we have been accustomed to think of photography since it was invented. Post-photography is tightly connected to the digital age, to the viral spread of images and their versatility, and, often, to their capacity to live and define themselves autonomously. The digital, dematerialized image is in fact at the center of current discussions on post-photography—and yet, can we say with certainty that the 21<sup>st</sup> century will be the stage of a new photographic revolution?

People continue to look for unique photographs that summarize events or actions and embody visual perfection. But even contemporary photography cannot escape the *archive*, a compulsion to store and record images that has always closely followed photographic practices. Whether it be material or digital, often researched or completely abandoned, the photographic archive seems a natural grouping—sometimes more or less structured and organized—of memorable or easy-to-forget images. Prizes for excellence in photography and social networks are also seemingly unable to counter this natural process of accumulation. Instagram draws focus to specific images but creates a need to consume even more; Snapchat promises ephemeral images but cannot escape screenshots and screen recorders. In short, it still seems that, even in the 21<sup>st</sup> century, photographic memory cannot operate without an archive—and the most democratic and popular practices are no exception. Photography might now be mostly an online digital medium, but the ongoing uses of analog cameras and new academic research on the materiality of photography also come to strengthen this contemporary process.

This panel will center on the notion of “post-photography” in the United States and offers the following as possible, though non-restrictive, guidelines:

- Is the 21<sup>st</sup> century an era of photographic contradiction? Will photographic excellence be destroyed by the multiplication of viral images circulating on an international scale? Are iconic photographs—now true cultural landmarks—doomed to oblivion?
- Are the new distorted sociopolitical realities of the “post-fact” era connected with digital manipulations of photographs and their exponential virality?
- What is the nature of photography in the 21<sup>st</sup> century? Will it be a decisive tool in the circulation of fake news or is it, on the contrary, becoming the new reflection of a much-needed era of truth?

The panel will welcome pluridisciplinary papers in all fields of the humanities. Papers can choose to approach their topic from perspectives as varied as visual studies, historical, sociological, esthetic, rhetoric, political and economic. The speakers can focus their proposals on methodological questions or use a variety of theoretical literature. The notion of “post-photography” can be treated as a topic in art or in media practices, as documentation or as memorialization; it can relate to private or public spaces, to collectives, communities, or individuals.

Please send 300-word proposals and a short biographic note to Carolin Gørgen ([carolin.goergen@web.de](mailto:carolin.goergen@web.de)) and Camille Rouquet ([camille.rouquet@u-cergy.fr](mailto:camille.rouquet@u-cergy.fr)) by January 31 janvier, 2020.